



BULLETIN SALESIEN

Revue mensuelle des Œuvres de Don Bosco

Lyon, 26, Place Bellecour. — Turin, 32, Rue Cottolengo. — Liège, Rue des Wallons.

Parmi les choses divines, la plus divine est de Coopérer avec Dieu au salut des âmes.

(S. DENIS).

Je vous recommande l'enfance et la jeunesse, donnez-leur une éducation chrétienne, mettez-les sous les yeux des livres qui enseignent à fuir le vice et à pratiquer la vertu

(PIE IX).

Redoublez de force et de talents pour retirer l'enfance et la jeunesse des embûches de la corruption et de l'incrédulité, et préparer ainsi une génération nouvelle.

(LÉON XIII).

OREMUS PRO PONTIFICE NOSTRO LEONE

Dominus conservet eum, et vivificet eum, et beatum faciat eum in terra, et non tradat eum in animam inimicorum ejus.

PRIONS POUR NOTRE PONTIFE LÉON XIII

Que Dieu le conserve, qu'il lui donne la vie, qu'il le rende heureux sur la terre et ne le livre pas entre les mains de ses ennemis.

XXIV^e ANNÉE — N^o 280 — OCTOBRE 1902.

SOMMAIRE: Le mois du Rosaire. — La prière des Coopérateurs. — Don Bosco et l'éducation (2^e partie, XIII). — Le représentant du Successeur de Don Bosco en Amérique. — Grâces de Notre-Dame Auxiliatrice. — Nouvelles des Missions de Don Bosco: *Equateur, Brésil*. — Vie de Mgr Lasagna. — Livres et revues. — Coopérateurs défunts.

LE MOIS DU ROSAIRE

Reine du Très Saint Rosaire, priez pour nous!

EN nous disant d'invoquer MARIE, sous le titre de Reine du Très Saint Rosaire, Sa Sainteté a demandé souvent et avec instances à tous ses enfants de recourir à Elle par la belle prière qui, comme un rosier, s'effeuille aux pieds de la Mère du Sauveur. Le Rosaire, ou sa troisième partie, le chapelet, doit être pour le chrétien l'arme offensive et défensive, qui nous préservera de tous les dangers et nous délivrera de tous les maux.

Suivons donc le conseil de notre Père et jetons vers le Ciel nos ardentes supplications. A MARIE, Reine du Très Saint Rosaire, d'arrêter le bras de son Fils, à Elle d'éloigner de nous les châtiments. Pénitence et prière, voilà le remède.

Reine du Très Saint Rosaire, priez pour nous!

LA PRIÈRE DES COOPÉRATEURS

SI tous les membres de la Pieuse Union des Coopérateurs salésiens ne peuvent pas concourir à l'Œuvre salésienne, par les moyens indiqués dans leur Règlement, c'est-à-dire par l'aumône en faveur des enfants pauvres, la diffusion de la bonne presse, le développement des vocations ecclésiastiques, les catéchismes, etc., etc., à tous cependant, il reste un moyen de coopération, qui n'est pas à dédaigner, c'est la *Prière*.

La Prière est la Coopération qui surpasse et soutient toutes les autres.

Sans l'aide du Ciel que pourraient les pauvres Fils de Don Bosco? Qui les soutiendrait au milieu des difficultés de toutes sortes, qui surgissent à chaque pas?

La Prière des Coopérateurs est la force impulsive qui les entraîne et les engage dans tant d'Œuvres diverses, et les y maintient.

Qu'on nous permette, à ce propos, de citer ici les paroles qu'adressait, au nom de Don Bosco, le regretté Don Bonetti, aux Coopérateurs salésiens :

« Priez! Oui, priez Dieu, chers Coopérateurs, qu'Il bénisse nos maisons; priez-le, qu'Il rende efficaces vos paroles, en public et en particulier, qu'Il les fasse entrer dans le cœur des petits et des grands, des enfants et des adultes. Priez l'Auteur de tous les biens, qu'Il nous accorde des lumières spéciales dans les doutes et les incertitudes, la force et le réconfort dans les contrariétés et les amertumes de la vie.

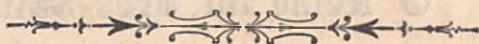
Croyez-le bien, chers auditeurs, un pauvre prêtre, un missionnaire, un maître, un chef de métier, sent souvent le poids de sa charge. Tantôt le commencement d'une œuvre difficile l'émeut; tantôt les menaces d'hostilité d'une personne puissante l'impressionnent et l'inquiètent;

tantôt le péril d'un scandale le frappe, l'accable et lui enlève tout repos, le jour et la nuit; c'est alors qu'il a besoin que Dieu lui augmente sa grâce et son secours intérieur et extérieur. Or cette faveur, Dieu l'accorde plus volontiers aux prières des autres, qu'à ses propres prières, parce qu'Il lui plaît de donner aux uns le prix des fatigues et aux autres la récompense de leur charité fraternelle.

« Priez donc. Comme les soldats de Josué, nous combattons dans la vallée, pour conquérir la Terre promise au peuple de Dieu; mais vous, comme de nouveaux Moïse sur la montagne, élevez vos mains vers le Ciel et priez-le pour nous: vos prières nous obtiendront la victoire. Priez pour les Missionnaires, qui plus que d'autres se trouvent à l'épreuve.

« Mais, ne vous contentez pas de prier pour nous, priez aussi pour vous et pour les vôtres, afin que vous restiez fermes dans la foi et persévérants dans la grâce de Dieu. Priez pour que le Seigneur vous accorde une volonté forte et tenace de faire le bien, pendant que vous en avez le temps, et qu'il vous enlève de l'esprit l'illusion d'avoir encore beaucoup d'années à vivre. Ne vous amusez donc pas à perdre le temps présent dans l'espérance, trop souvent vaine, de nombreuses années à venir. Combien, à cause de cette erreur fatale, se sont trouvés à l'article de la mort, les mains vides! Qu'il n'en soit pas ainsi de vous. Priez donc! Voilà le premier moyen pour être bon Coopérateur. »

A cette citation, nous n'ajouterons qu'un mot: C'est que les temps sont plus difficiles encore maintenant, ne cessez donc pas de prier.



Don Bosco et l'éducation*

DEUXIÈME PARTIE

Formation religieuse et morale

XIII

Le petit Théâtre

Les représentations théâtrales sont officiellement consacrées dans les établissements salésiens. Le chapitre XVII du règlement des Maisons donne les règles du petit théâtre.

Il commence ainsi : « Le petit théâtre, dirigé selon les règles de la morale chrétienne, peut être utile à la jeunesse, pourvu qu'il n'ait d'autre but que de récréer et d'instruire convenablement les jeunes gens. Pour atteindre ce but, il est nécessaire : 1° de bien choisir les sujets à représenter ; 2° d'exclure tout ce qui pourrait engendrer de mauvaises habitudes. »

Par ces paroles, Don Bosco approuve l'usage du théâtre et en condamne l'abus. Toute la question est là, et c'est sous cette double face que nous allons essayer de la traiter. Le théâtre est bon en soi, mais on doit en user avec discrétion.

* * *

Que le théâtre, en soi, n'ait rien de représentable, la chose est certaine et évidente. Nous aimons à voir, à entendre ; nous nous instruisons par la vue, par l'ouïe. Le spectacle de la nature, les beautés de la création ravissent nos regards et élèvent notre âme vers Dieu, source de toute beauté. Nos semblables nous transmettent leurs pensées, leurs sentiments par la parole. La musique charme nos oreilles et nous fait rêver de célestes harmonies. Les histoires nous intéressent, captivent notre attention et nous instruisent ; et, plus elles ont la forme dramatique, plus est profonde l'impression qu'elles laissent en nous.

Or, le théâtre, c'est tout cela. C'est la délectation de la vue, de l'ouïe, de l'intelligence, du cœur : c'est l'enseignement par les sens ;

(*) Voir *Bulletin salésien* février 1901 et suivants, janvier, mars 1902 et suivants.

et un fait historique, une grande action, un sentiment élevé nous frappent d'autant plus, qu'ils ont été mis en scène sous nos yeux et, pour ainsi dire, incarnés dans une action dramatique.

Le drame est la manière la plus éloquente de parler, de dire une vérité ou d'exprimer un sentiment. Le flatteur vit aux dépens de celui qui l'écoute : voilà l'énoncé d'une vérité morale, mais ce n'est qu'un simple énoncé. La Fontaine lui donne une expression beaucoup plus forte dans la fable « Le Corbeau et le Renard ». Faites réciter cette fable sur la scène, par manière de dialogue ou de drame, et l'on comprendra mieux encore.

Il est beau de mourir pour Dieu. Le récit des tourments endurés par les martyrs, de leurs admirables réponses devant les juges et les tribunaux nous intéressent, nous touchent, nous édifient. Ayez un Corneille pour mettre la chose en drame, il en sortira Polyeucte, que l'on ne peut lire et encore moins voir jouer, sans verser des larmes, comme on en verse en présence du sublime.

* * *

Il semble que Dieu lui-même ait voulu consacrer le drame comme expression de la vérité, car nous le trouvons dans les Écritures inspirées. Le Livre de Job est une composition toute dramatique. La scène est d'abord dans le Ciel, où le démon intervient parmi les anges, puis elle descend sur la terre ; mais autour du fumier de Job il se tient des discours plus célestes que terrestres, et au dernier acte Dieu ne dédaigne pas d'apparaître, pour faire en quelque sorte son rôle dans la pièce.

Aussi l'Église n'a pas craint d'employer le drame pour l'instruction des fidèles. Les confrères de la Passion étaient célèbres au moyen âge ; or, c'étaient tout simplement des troupes d'acteurs, qui allaient de ville en

ville, de paroisse en paroisse, jouer les mystères de la religion et surtout le drame incomparable de la Passion.

Et de nos jours, ne voit-on pas ressusciter le drame religieux? Ne joue-t-on pas Joseph, Samuel, l'Enfant prodigue, le mystère de Noël, la Passion? Chaque année, on joue la Passion dans les Patronages, et jusque dans les théâtres profanes; et l'on sait la multitude qui accourt, des quatre coins de l'Europe et du monde, pour voir jouer la Passion par de simples paysans, dans un village de Bavière.

Il suffit donc d'adapter le théâtre au milieu scolaire, où il doit avoir lieu, pour le rendre, non seulement inoffensif, mais intéressant et utile.

* * *

Don Bosco veut d'abord que l'on choisisse soigneusement le sujet à représenter.

« Il faut, dit-il, s'accommoder aux auditeurs, c'est-à-dire songer à instruire et à récréer les élèves, sans se préoccuper des autres personnes. Les invités, les amis, qui ont coutume d'assister à ces modestes représentations, seront satisfaits, s'ils voient que tout est utile aux jeunes gens, et proportionné à leur intelligence....

« On donnera la préférence à la déclama-tion de morceaux choisis, prose ou poésie, pris dans les meilleurs auteurs: fables, his-toires, contes plaisants, ridicules même, pourvu qu'ils ne soient pas immoraux. Les morceaux de musique vocale ou instrumentale, les solos, duos, quatuors, les chœurs auront toujours pour but de récréer les élèves, et, en même temps, de favoriser la bonne éducation et les bonnes mœurs.

» Comme acteurs, il faut préférer les jeunes gens, dont la conduite est irréprochable. Pour exciter l'émulation, on les remplacera, de temps en temps, par d'autres de leurs con-disciples.

« Le chef du petit théâtre doit veiller à ce que les compositions théâtrales soient convenables et propres à reposer, à récréer, mais toujours instructives et morales. Il faudra aussi qu'elles soient courtes, car les spectacles trop longs, outre l'extrême dérangement que cause leur préparation, fatiguent généralement les auditeurs, font perdre le fruit de la représentation et rendent fastidieuses les choses les meilleures. »

* * *

Après avoir indiqué ce qu'il faut représenter dans les théâtres scolaires, Don Bosco va nous dire ce qu'il en faut exclure.

Déjà, en recommandant de prendre comme acteurs les meilleurs élèves, Don Bosco nous laisse entendre qu'il faut écarter du théâtre



Statue de Notre-Dame du Rosaire, exécutée à l'école de Sarria-Barcelone.

les élèves médiocres et mauvais. C'est là, en effet, un écueil pour les maisons d'éducation. Certains élèves, qui aiment à se produire, qui ont de l'aplomb, des dispositions pour la déclama-tion, pour le chant, laissent quelque-fois fort à désirer, sous le rapport de l'esprit et de la conduite. Si l'on pousse ces élèves

au théâtre, si on les met en évidence, si l'on paraît avoir besoin d'eux, ils ne tarderont pas à donner le ton dans la maison. On se modèlera sur leur manière de penser, de dire, de faire, et ce sera une émulation pour le mal ou pour le moins parfait. La maison en souffrira bientôt et finira par se gâter jusque



Statue de saint Marcel, pape
exécutée à l'école de Sarria-Barcelone.

dans ses profondeurs.

Il en est de même des musiciens dans certains établissements. Ce sont eux qui font le plus de bruit, qui sont de toutes les fêtes, qui mettent en relief le collège ou le séminaire; si l'on n'y prend garde, ils en seront le fléau. Pour éviter ce malheur, il faut les

trier sur le volet, les éprouver, et ne pas hésiter à leur enlever l'instrument, dès qu'ils cessent de marcher dans le chemin de l'édification et du bon exemple.

Don Bosco continue: « Il faut, dit-il, exclure du théâtre scolaire les tragédies, les drames, les comédies, les facéties où se trouvent dépeints trop vivement des caractères cruels, vindicatifs, immoraux, à moins que tout le but de la pièce ne soit d'inspirer l'horreur.

« Il faut se souvenir, que les jeunes gens reçoivent bien l'impression des choses, qui leur sont représentées sous des couleurs vives; qu'il est difficile de combattre ces impressions par des raisonnements ou des faits contraires. Les duels, les coups de fusil ou de pistolet, les menaces violentes, les actes barbares ne doivent pas figurer devant eux. Il ne faut jamais y prononcer le nom de Dieu, que dans une prière ou pour rappeler un précepte. On doit bannir les imprécations, les blasphèmes, quand même on devrait ensuite les blâmer. Il faut aussi éviter toutes les paroles, qui seraient grossières ou triviales... »

Quant aux costumes, Don Bosco ne veut pas des costumes de théâtre proprement dits. Il veut qu'on se contente du vestiaire de la maison. « Les costumes trop élégants, ajoute-t-il, éveillent l'amour propre chez les acteurs et poussent les jeunes gens à fréquenter les théâtres publics, pour y satisfaire leur curiosité. »

Puis, le vénéré Père descend, selon sa coutume, dans les plus petits détails pratiques. Il ne veut pas qu'on distribue des boissons, des bonbons, des gâteaux; qu'on fasse faire des collations ou des goûters aux acteurs, après les séances. « Tous les enfants, dit-il, doivent être heureux de collaborer à une récréation générale, soit comme acteurs, soit comme spectateurs; et ceux, qui sont employés comme acteurs, sont déjà les privilégiés.

« Les répétitions ne doivent jamais se continuer après dix heures du soir, et le chef du petit théâtre ne manquera jamais de s'y trouver. On n'admettra aux répétitions, que ceux qui ont un rôle à faire. La répétition terminée, chacun se retirera en silence au dortoir.

« On ne montera jamais la scène les dimanches ou jours de fête.

« On exercera une surveillance attentive sur la scène et dans les coulisses, afin que tout se passe selon les règles de la modestie chrétienne. »

* * *

Comme on le voit, Don Bosco est presque prolix dans sa législation du petit théâtre. Il pose d'abord et développe les principes qui doivent régir le théâtre dans les maisons d'éducation. Puis il trace les devoirs de celui qu'il appelle le « Chef du petit théâtre ». Enfin, il a un chapitre sur la manière de se tenir au petit théâtre.

Voici comment débute ce chapitre : « Pour vous récréer et vous instruire d'une manière agréable, on vous donne les représentations théâtrales. Il ne faut pas que ce petit théâtre, destiné à cultiver votre cœur, soit pour vous l'occasion du moindre péché.

« Jouissez-en avec bonheur, et avec reconnaissance pour vos Supérieurs qui vous le procurent. Ne donnez jamais aucun signe de mécontentement, quand vous devrez attendre, ou que certaines choses vous déplairont.

« Dès qu'on lève la toile, faites immédiatement silence....

« Gardez-vous de tourner en ridicule ceux qui se trompent ou ne déclament pas bien... A la chute du rideau, applaudissez toujours, alors même que par hasard quelqu'un des acteurs n'aurait pas rempli son rôle, aussi bien qu'on pouvait l'espérer. »

Enfin il termine par cette recommandation, que l'on peut bien appeler maternelle : « A la sortie du théâtre, ayez soin de vous couvrir, parce que l'air extérieur, ordinairement plus froid, pourrait vous saisir et porter préjudice à votre santé. »

* * *

Quant à la fréquence des représentations théâtrales, Don Bosco n'en parle pas, et la pratique varie avec les pays et les maisons. En France, on joue, en moyenne, quatre ou cinq fois par an, sans compter les séances académiques et littéraires. On joue même plus souvent dans les grandes maisons, où les apprentis sont nombreux, car, si le théâtre est utile aux étudiants, on peut dire qu'il est nécessaire pour les apprentis, qui sont dans l'âge des passions et ont besoin de ce dérivatif, pour épuiser la surabondance de leur vie.

La musique instrumentale, qui tient de si près au théâtre, n'a pas d'autre but dans les Maisons salésiennes : elle occupe honnêtement les loisirs des apprentis et sauvegarde leur moralité.

Disons cependant que, dans les Maisons de Don Bosco, comme partout, si le théâtre est trop fréquent, il empiète sur les études et le travail, compromet la piété et les mœurs, car il passionne pour le plaisir, engendre la légèreté, la dissipation, et ôte à la vie ce caractère sérieux et chrétien qui en fait une arène et un champ de bataille, dont la récompense est au Ciel.

Dans les Patronages, où le théâtre est un si puissant attrait, la piété est rarement en proportion directe avec la fréquence des représentations théâtrales, et le vénéré Père Joseph, l'ami et l'admirateur de Don Bosco, avait raison de dire : « Un Patronage ou une œuvre d'Anciens ne doit pas reposer sur les meilleurs acteurs, mais sur les meilleurs congréganistes. »

La base de tout dans les Œuvres d'éducation, c'est l'instruction religieuse, la foi éclairée, la prière, les sacrements, une piété aimante et ardente. Les premières représentations théâtrales sont les solennités religieuses, avec cérémonies, chants, processions. Le théâtre proprement dit n'est que l'accessoire. C'est, il est vrai, un rouage important dans le fonctionnement des Œuvres d'éducation et de persévérance ; mais le bon fonctionnement en est difficile, et Don Bosco a fait preuve d'une haute sagesse en l'entourant d'une législation minutieuse, pour en écarter les dangers et le rendre salutaire.

A V I S

Les personnes qui désireraient recevoir les numéros du *Bulletin* où se trouvent les premiers articles de l'étude sur *Don Bosco et l'éducation*, ou bien le commencement de la *Vie de Mgr Lasagna*, n'ont qu'à nous en faire la demande. La direction du *Bulletin* s'empressera de leur faire parvenir les numéros demandés.

LE REPRÉSENTANT DU SUCCESSEUR DE DON BOSCO en Amérique

*Extraits des lettres de D. Gusmano (Suite) **

Départ de Cuyaba

Notre départ de Cuyaba se fit presque à l'improviste, parce que le bateau qui devait nous emmener, décida de partir avant le temps fixé. Ici le bateau est l'unique moyen de communication; on ne reçoit les lettres qu'à son arrivée, parce que dans tout le Matto Grosso, il n'y a pas encore de chemin de fer. Durant les trois ou quatre jours qu'il s'arrête, on suspend toutes les occupations ordinaires, pour ne s'occuper que de la correspondance et des relations commerciales. Jusqu'à ce que les derniers coups de sifflet annoncent son prochain départ, on porte les lettres à bord, parce que malheur à qui perd l'occasion, il devra attendre un mois et quelquefois plus, pour débrouiller ses affaires. Et nous, nous ne pouvions attendre un mois à Cuyaba. On fit donc appeler Don Albéra qui était absent, préparatifs à la hâte et vite à la station où cependant tous les confrères et les jeunes gens voulurent nous accompagner. Au port nous trouvons une foule de monde; la musique joue un air d'adieu presque triste. Nous saluons le président de l'état, le général et les autres autorités, qui attendaient Don Albéra; nous embrassons les Confrères et aussi les enfants... Cela se comprend; c'était la première visite qu'ils recevaient, et ils se savent si loin des supérieurs, qu'ils ne peuvent nourrir l'espérance de les revoir si vite.

Là tous sont missionnaires: le jeune prêtre brésilien lui-même, qui s'y trouve, est éloigné de son pays natal de plus de quarante jours de voyage. Aussi comme ils s'aiment, comme ils se sentent des frères, voués tous à la même cause sainte. Et cependant nous avons dû nous séparer aussi vite.... Mais, confrères, enfants, coopérateurs peuvent être sûrs que leur affection a trouvé un écho dans nos

cœurs et que jamais nous n'oublierons les grandes preuves de sympathie que nous avons reçues d'eux.

Combien souffre le cœur croyant d'un religieux de voir un champ si fertile, des enfants si dociles, si avides de la parole divine, en rester privés, faute d'ouvriers évangéliques. Je ne m'étonne plus que malgré la distance de la patrie et la séparation des parents, au sein de tant de difficultés, nous n'ayons pas trouvé, en quinze mois de voyage et de visites, un Salésien qui se repente d'avoir suivi sa vocation et d'être venu en Amérique. Dites bien aux jeunes clercs, qui se préparent aux Missions, qu'ils trouveront ici un vaste champ: ils auront à souffrir une chaleur excessive, des privations terribles; ils courront des dangers en traversant des fleuves trompeurs, en dormant la nuit au milieu des bois; mais la consolation de porter la paix à tant d'âmes, de les gagner au Seigneur, fait tout oublier, elle récompense avec usure les fatigues du missionnaire et lui fait éprouver des joies, que lui seul est capable de sentir avec plénitude.

Dans sa dernière mission de quatre mois, Don Balzola fut obligé de mettre à la file vingt-huit bébés pour les baptiser tous en une seule fois, parce que beaucoup d'autres centres l'attendaient. Jusqu'à Don Albéra qui, dans son voyage d'aller au Matto Grosso, dut administrer quatre baptêmes, en profitant du temps que le bateau s'arrêta pour prendre du bois. Un jour, au cours de sa visite de l'établissement des Sœurs, une fillette de 14 ans se présenta à lui et le pria, le conjura, les larmes aux yeux, de vouloir bien envoyer un prêtre à son pays, parce que, depuis son départ d'ici, sa sœur n'avait pas pu se confesser, qu'il y avait des mariages à bénir et des baptêmes à administrer. Comment résister dans ces cas? Quand on ne peut subvenir à certaines nécessités, on désirerait plutôt n'en avoir jamais été témoin.

(1) Voir *Bulletin salésien*, septembre 1902.

Nous étions plongés dans ces pensées, et nous voyions toujours plus s'éloigner le quai d'où partaient les derniers saluts de la multitude et des enfants. Puis tout disparut; seul au loin s'apercevait encore le clocher de Saint-Gonçalo qui nous parlait du zèle et des travaux de nos confrères. Haut de 40 mètres, il s'élève du milieu des maisons à un seul étage; c'est l'œuvre presque exclusive de notre cher Don Solari: il en fut l'architecte et fit lui-même les dessins de tous les ornements qu'il modela d'abord et que reproduisit l'entrepreneur. Mais combien de difficultés pour faire avancer la construction de cette église? Le ciment, les fers, tout devait venir de Buenos-Ayres et tardait des mois et des mois. La statue de JÉSUS Rédempteur, fondue à Milan, qui doit être placée sur le clocher, dort depuis longtemps à la douane de Corumba, parce qu'aucun bateau ne veut la prendre et, disons-le aussi, ne peut l'apporter, car le fleuve est peu profond, et le poids ne lui permettrait pas de continuer son voyage, surtout en certains endroits.

—
Saint-Paul, octobre 1901.

Si le Brésil avait des chemins de fer en abondance, nous aurions fait, par terre et en peu de temps, le voyage de Cuyaba à Saint-Paul, tandis qu'au contraire, nous avons dû suivre divers fleuves, retourner au Paraguay, à l'Argentine, toucher à Montévidéo et puis voguer sur l'océan Atlantique jusqu'au port de Santos qui n'est qu'à trois heures de Saint-Paul.

En voyage

Ce long détour nous procura le plaisir de revoir les Confrères de Rosario de Santa Fé et de Buenos-Ayres; mais non ceux de Montévidéo. Un décret, qui surprend beaucoup, défend rigoureusement à quelque soutane que ce soit d'entrer dans cette république; l'officialité du port est tout yeux pour empêcher qu'il ne s'en introduise pas quelqu'une par fraude. Un brave cordonnier, venait de Puntarenas à Montévidéo; un employé trop zélé, le voyant sans barbe, le prit pour un prêtre déguisé; on l'accabla de questions et, comme il n'y pouvait répondre, ils décidèrent de ne pas le laisser entrer en ville, parce

qu'il avait un faux air de prêtre. Heureusement pour lui, qu'il se rappela à temps de faire voir ses mains calleuses et noires, et demanda si c'était là des mains de prêtres. L'argument était écrasant et ils n'osèrent aller plus avant dans leur zèle intempestif, digne d'une meilleure cause. Avec nous, cependant, ils furent gentils et, à notre retour du Brésil, ils nous accordèrent huit jours de licence à passer avec nos Confrères.

De Corrientès à Buenos-Ayres, nous avons voyagé avec beaucoup de soldats, spécialement des gradés, qui se rendaient à la capitale, parce que le peuple, contraire à l'unification de la dette publique, s'était révolté. Ils revenaient volontiers, bien que ce fût pour apaiser le peuple soulevé. Il y avait deux ans, me disait l'un d'eux, qu'on les avait oubliés dans le Chaco, où ils luttent non seulement contre les Indiens, mais aussi contre le climat homicide et contre toute sorte de difficultés, sans venir à bout de rien. L'Indien ne pactisera jamais avec le soldat... Il a trop peur de son fusil. Cependant il leur fait beaucoup de mal, avec son système de guérillas, d'embuscades et de fausses attaques, après lesquelles il se retire dans ses bois, où ne peut pénétrer une troupe compacte de soldats. Le climat aide aussi l'œuvre de l'Indien. « Vous comprendrez, ajoutait-il, en se tournant vers Don Albéra, que l'ensemble de toutes ces circonstances, le désir d'en finir avec une vie impossible, nous fassent quelquefois commettre des actions qui, jugées de loin, ne paraissent ni justes, ni humanitaires. Le soldat, sous ces impressions, ne raisonne plus. Je crois, continuait cet officier, que vous, prêtres, vous pourriez faire beaucoup mieux. » Et sans y penser, il répétait les mêmes paroles que l'immortel Valdivia écrivait d'Arauco au roi Philippe II d'Espagne: « Vos soldats, armés d'épées et de lances, sont aussi inutiles que vos canons, pour amener ces Indiens à la vie sociale. Retirez-les et envoyez-nous à leur place de zélés missionnaires: en peu de temps, toute cette terre sera chrétienne et obéira à vos lois. »

Les Missionnaires au Brésil

Maintenant que nous sommes ici, dans le Brésil, la vérité de ces paroles nous paraît entourée d'une plus grande lumière encore.

L'histoire enregistre par centaines les faits où, à la voix du missionnaire, l'Indien abandonna ses bois favoris et vint dresser sa tente autour de l'humble chapelle de l'apôtre, et où ensuite, instruit de la religion, il recevait le signe sacré du chrétien. Ce fut le commencement de nombreuses cités du Brésil, qui sont maintenant un entrepôt de richesses et un centre de progrès. Autour de la croix du missionnaire, les Indiens aplanissaient le terrain; sous sa direction et avec son aide, les églises s'élevaient, les populations se formaient.

servera en lettres d'or dans ses pages les noms d'Anchieta et de Nobrega, et ils passeront bénis de génération en génération. Sans les Jésuites, le Portugal aurait perdu la meilleure partie du nouveau territoire, que les Français leur disputaient.

Les sauvages croyaient ces bons pères, différents des autres hommes; ils voyaient en eux les amis de Dieu, leurs protecteurs naturels, en un mot, les êtres envoyés par la Providence pour adoucir les peines sans nombre que la domination étrangère avait apportées avec elle. Il ne doit donc pas paraître étrange de voir ces

mêmes Jésuites exercer un ascendant si grand sur ces peuples, de les voir désarmer ces féroces guerriers, les changer en alliés des Européens, et ceux-ci même recourir à eux, lorsqu'une nouvelle tempête se condensait sur les colonies naissantes. L'histoire de ces temps rapporte mille faits prodigieux, accomplis par les Pères; les savants et le peuple les répètent volontiers avec reconnaissance.

Et cependant, au nom de la civilisation, le marquis de Pombal expulsa les Jésuites du Brésil!...

Les missions abandonnées, les peuples détruits, les sauvages retournés à leurs bois d'où leurs apôtres les avaient tirés avec tant de zèle et de sacrifices, les mœurs antiques introduites de nouveau, les écoles fondées avec tant d'abnégation supprimées partout; en un mot, le règne de l'idolâtrie où l'on adorait auparavant la croix du Christ, voilà la civilisation apportée par le premier ministre de Portugal. Sans aucun doute, l'année 1760, qui vit exiler les Jésuites, fut pour le Brésil une des plus néfastes.

Arrivée à Santos

Le 14 juillet, à midi, notre bateau jetait l'ancre dans le port de Santos. C'était un dimanche. Santos est une petite ville, toute adonnée au commerce; son port est un des plus commodes du Brésil, l'entrée en est



BRÉSIL. — Cours commercial de Saint-Paul

Les Jésuites, porteurs partout de civilisation, sont encore nommés ici avec reconnaissance, même après tant de générations; le nom de Jésuite ne peut pas être séparé de l'histoire de cet immense pays. Une guerre d'extermination avait dépeuplé les plus beaux territoires du Brésil: Olinda, Spirito Santo et Porto Seguro avaient été réduits en cendres, quand deux prêtres, ayant pénétré jusqu'aux huttes des barbares, réussirent à leur inspirer des idées de paix et de réconciliation, jusqu'alors inconnues. Ces héroïques médiateurs n'hésitèrent pas à rester en otages, aux mains des sauvages, et à acheter, de leurs souffrances prolongées, le salut pour les colonies européennes, et la civilisation pour les féroces habitants des bois. Ces deux hommes fameux étaient deux Jésuites; l'histoire con-

pittoresque, la perspective très belle, le paysage enchanteur. Les collines succèdent aux collines, elles annoncent les monts de la Sierra del Mar, qui s'enchevêtrent d'une manière capricieuse et sont couverts d'une vigoureuse végétation. Don Albéra et moi désirions, après plusieurs jours de mer, voir une église pour remercier Jésus de notre bon voyage, et là, aux environs de Santos, sur la crête d'une haute montagne, qui garantit du vent la population, se voit une petite chapelle. Combien de fois le cœur du navigateur, qui aura eu à combattre une mer en furie, se sera porté par la pensée vers ce sanctuaire béni!

Nous descendons. Le temps ne nous permit pas de monter jusque-là, mais nous allâmes à la paroisse voisine, où Don Albera resta longtemps prosterné devant le Saint Sacrement, jusqu'à ce qu'on vint nous avertir que Don Paretto, supérieur des maisons du sud du Brésil, nous cherchait avec deux de nos confrères.

Nous laissons partir le bateau pour Rio Janeiro et nous allons par terre à Saint-Paul. Il y a trois heures de chemin de fer, qui passent presque inaperçues, tant est grande la variété de la nature. La voie, faite en funiculaire, monte presque toujours et se perd au milieu du labyrinthe des montagnes, presque toutes ensemençées de café.

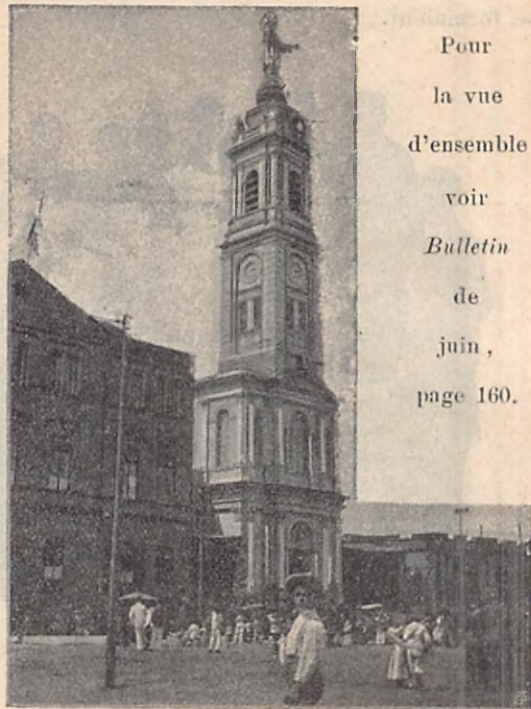
On pourrait croire que le Brésil devrait se trouver en d'excellentes conditions financières, malheureusement c'est tout le contraire. Le baron di Araras nous disait qu'avec un produit trois fois supérieur, il ne gagnait pas autant que les autres années, parce que le café n'a presque plus de valeur. Cela est dû à bien des causes, parmi lesquelles une des premières est d'en avoir trop cultivé, et ainsi la production dépasse de beaucoup la consommation.

A Saint-Paul

A midi, nous sommes à Saint-Paul, ville européenne, assez jolie, située sur un haut plateau, et qui va chaque jour en augmentant merveilleusement. Quand nos confrères y vinrent pour la première fois en 1886, la ville n'atteignait pas encore le chiffre de 80,000 habitants; maintenant elle en a près de 300,000. C'est une des villes les plus peuplées du Brésil. Les Champs Élysées, où s'élève

notre établissement, étaient déserts, en dehors de la ville; maintenant c'est un point central. Saint-Paul brille toujours à la plus belle page de l'histoire du Brésil, et beaucoup voudraient la voir capitale de la fédération, vu qu'elle l'emporte moralement.

Le directeur et beaucoup de confrères attendaient Don Albera à la gare. Les enfants avec la musique et leurs maîtres se trouvaient à l'entrée de la Maison. Au salon se tenaient S. G. Mgr Néri, le chanoine Duarte



Pour
la vue
d'ensemble
voir
Bulletin
de
juin,
page 160.

BRÉSIL — Eglise du Sacré-Cœur à Saint-Paul.

et de nombreux amis des Salésiens. Mais avant de pénétrer dans cet important Institut qui, un jour, je l'espère, sera parmi les premiers de l'Amérique du Sud, je voudrais le faire connaître un peu. L'école d'arts et métiers fondée, il y a seize ans, par de zélés catholiques, est l'œuvre la plus féconde de la ville. C'est comme une plante vigoureuse couverte de beaux fruits. Dans cette maison, il y a près de 400 enfants de toutes classes, qui y reçoivent une éducation religieuse, professionnelle ou préparatoire aux études supérieures. De plus, 600 autres enfants fréquentent le Patronage du dimanche, à leur grand avantage moral.

Le soir même, dans une brillante séance académique, Don Albéra recevait les compliments des enfants et de nombreux Coopérateurs, accourus pour saluer le représentant de Don Rua, à sa première visite dans les Missions de cette Inspection. Un des plus applaudis fut M. Quarte de Azevedo, ancien ministre de la Justice sous l'empire, qui entre autres choses déclara que peut-être quelqu'un aura rendu plus de services que lui aux Salésiens, mais que personne ne les a aimés autant que lui.

L'église du Sacré-Cœur de JÉSUS, vrai bijou d'art, dû à un de nos Confrères, est un ex-voto solennel du clergé et des fidèles de ce vaste diocèse. Son imposant chocher, haut de plus de 40 mètres, attire l'attention de tous ceux qui arrivent à Saint-Paul. De même que Léon XIII avait confié à Don Bosco le soin d'élever à Rome le sanctuaire du Sacré-Cœur, ainsi à Saint-Paul, Mgr Lino donna aux Salésiens la même charge; mais Dieu ne lui permit pas de voir achever notre œuvre. Maintenant une grande statue du Sacré-Cœur couronne la tour. C'est le 27 novembre dernier qu'en eut lieu l'inauguration solennelle, comme l'a déjà raconté le *Bulletin*.

Les ateliers de la Maison de Saint-Paul jouissent, jusque dans la Capitale, d'une ré-

putation justement méritée. De la typographie, montée avec luxe, sortent les meilleures revues du Brésil et les éditions les plus recherchées. Le gouvernement fait exécuter en ce moment par nos menuisiers pour 50,000 francs de meubles, destinés aux plus belles salles de cette ville.

Quand l'établissement sera achevé, suivant les plans, il pourra contenir près de mille internes et autant d'externes. En ce moment se terminent les locaux destinés à l'externat.

Un mot encore. Le 8 septembre fut la dernière fête à laquelle nous avons assisté; bien qu'elle ne soit pas de première classe, cependant à cause de la présence de Don Albéra, on voulut la célébrer avec pompe. Les enfants, au nombre de cent, accompagnés de quarante instruments, chantèrent dans la perfection la messe du Sacré-Cœur de Gounod, et Don Giordano, premier directeur de cette Maison, prononça le sermon. Voilà sept ans qu'il a quitté Saint-Paul, aussi quelle joie parmi ses anciens élèves qui lui témoignèrent de mille manières leur reconnaissance.

Le lendemain, nous quittions la ville, pour courir à d'autres maisons. A bientôt notre visite à Lorena, à Guaratingueta, à Araras, à Ouro-Preto, à Cachocira do Campo, etc.

(A suivre.)

Le mois des rentrées est arrivé. Combien d'enfants nouveaux arrivent en ce moment dans les Maisons salésiennes sans avoir même de quoi se couvrir. Ils arrivent chaussés, vêtus; mais de trousseau, rien, ou presque rien. Que les Coopérateurs veuillent bien penser à ceux qui sont chargés de les vêtir et de les nourrir. Une inspection dans les placards suffit souvent pour donner l'idée de se débarrasser de vêtements inutiles.

Aux Coopérateurs, qui n'auraient pas encore coopéré, cette année, par une offrande quelconque, de vouloir bien y penser aussi, avant la fin de l'année. Ne serait-ce qu'une gratification pour l'envoi du *Bulletin*. Quoique les dépenses d'impression et d'envoi s'élèvent à **cinq francs**, cependant toute autre offrande sera acceptée avec plaisir, quelque minime qu'elle soit.

Les Missions salésiennes se recommandent encore au bon souvenir des Coopérateurs.



Grâces et Faveurs

OBTENUES PAR L'INTERCESSION

de Notre-Dame Auxiliatrice

Merci

Saint-Pierre d'Aréna, 14 avril 1902.

Atteinte d'épilepsie, je tombais souvent à terre comme morte, au grand péril de ma vie. J'avais été soignée par plusieurs spécialistes, mais sans amélioration, au point qu'ils m'avaient abandonnée. Ce fut alors que je recourus avec toute la confiance de mon jeune cœur à Notre-Dame Auxiliatrice, en lui promettant, si elle m'exauçait, de revêtir pendant un an ses livrées célestes et de porter un ex-voto à son autel de Turin. Maintenant c'est la reconnaissance la plus vive qui m'attire à ses pieds et je répète, avec toute la joie de mon cœur: « Merci, ô MARIE, mille fois merci! »

C. B.

Contre toute attente

Saluces, 17 avril 1902.

Depuis cinq longs mois au lit, je me consumais lentement à la suite d'une douloureuse pleurésie et d'une néphrite aiguë. Tous les soins de ma famille avaient été inutiles et les visites de deux célèbres médecins, venus de Turin, ne m'avaient été d'aucun soulagement; le mal, rebelle à tout remède humain, me conduisait inexorablement au tombeau. C'est en ces circonstances que j'eus recours à la chère Madone de Don Bosco, et la grande Auxiliatrice me guérit, contre toute attente, si bien qu'aujourd'hui, après une courte convalescence, j'ai pu me rendre à son sanctuaire de Valdocco accomplir mon vœu et déposer à ses pieds le gage de ma plus vive reconnaissance.

M. R.

Bienfaitrice et Tutrice

Malesherbes, juin 1902.

Notre-Dame Auxiliatrice a pris sous sa protection, à l'heure du danger, deux pauvres femmes infirmes; Elle a détourné leurs ennemis et les a confondus.

La veuve et l'orpheline reconnaissantes La déclarent « leur souveraine bienfaitrice et leur Tutrice providentielle ».

Pour avoir réglé notre cause

Canada, juillet 1902.

Cet hiver, nous avons une cause à régler et, après avoir lu le *Bulletin salésien*, il m'est venu à l'idée de promettre quelque chose à Notre-Dame Auxiliatrice et je me suis adressée à cette bonne Mère, qui nous a exaucés.

Reconnaissance donc à Notre-Dame Auxiliatrice, pour avoir réglé notre cause avec satisfaction, après promesse d'insertion dans votre *Bulletin*.

Veuillez recommander aux prières de vos enfants notre famille et la vocation d'un jeune séminariste.

C.

Un vœu

Oran, 26 juillet 1902.

J'ai l'honneur de vous adresser ci-joint un mandat poste de cent francs, en exécution d'un vœu à Notre-Dame Auxiliatrice.

Je vous demande de vouloir bien, avec vos chers enfants, prier pour les miens et pour moi, afin que Dieu nous accorde la grâce de notre salut, en nous fortifiant dans son amour.

G.

* * *

Québec, 29 mai 1902

Ayant promis cinq piastres pour les Œuvres salésiennes, si j'obtenais une certaine faveur, maintenant que je l'ai reçue, je vous envoie les cinq piastres par mandat poste.

E. A. P.



AMÉRIQUE DU SUD

ÉQUATEUR

Le nouveau Sanctuaire de Notre-Dame Auxiliatrice à Quito

(Lettre de M. Salmon, missionnaire salésien)
Quito, le 21 juin 1902.

Voici quelques nouvelles de l'Équateur, qui vous seront, je pense, très agréables, ainsi qu'à tous nos Confrères, Coopérateurs et Coopératrices.

Je n'hésite pas à affirmer que le mois de mai de cette année a été à Quito une série de triomphes pour notre chère Patronne, Notre-Dame Auxiliatrice. Le jour de sa fête, nous avons pu inaugurer solennellement le Sanctuaire dédié à la Protectrice de nos œuvres. Ce Sanctuaire, pour bien des raisons, peut être comparé à celui de Valdocco; en effet, il s'est construit exclusivement avec les offrandes données en reconnaissance, pour les faveurs reçues de la Vierge Auxiliatrice. Nous pouvons donc répéter ce qui fut dit du Sanctuaire de Turin: « Chaque pierre représente une grâce de MARIE. »

Je serais long, si je me proposais de vous décrire le programme des grandes fêtes célébrées à l'occasion de la bénédiction du nouveau temple. Ce fut Sa Grandeur Mgr l'Archevêque de Quito, qui en fit lui-même la bénédiction, avec tout l'éclat possible, le vendredi 6 juin. Les parrains et les marraines de la fête furent choisis parmi les notabilités les plus distinguées de la Capitale, entre autres M^{me} Diana Plaza de Wither, sœur de

Son Ex. M. le Président de la République de l'Équateur.

Le dimanche, 8 juin, fut le jour de la fête de Notre-Dame Auxiliatrice. Sa Grandeur célébra solennellement la messe pontificale. La nouvelle église, assez spacieuse cependant, se trouva trop petite, pendant tous ces jours pour les nombreux fidèles qui accoururent au Collège.

Après le banquet, présidé par Sa Grandeur, et auquel prirent part plusieurs personnages de la Capitale avec tout le personnel du Collège, eut lieu une séance académique, dédiée au Comité salésien de la ville.

Le soir, grande illumination du Sanctuaire, du Collège et de la colline Ichimbia, aux pieds de laquelle se dresse l'Institut, dominant ainsi toute la ville. Les habitants de Quito, émerveillés du panorama lumineux, s'écriaient joyeux: *La Vierge de Don Bosco a établi sa demeure parmi nous...* Un transparent monumental attirait spécialement les regards de tous; il représentait Notre-Dame Auxiliatrice et à ses pieds, étaient écrites les paroles que les braves Lyonnais redisent de MARIE: *Ils m'ont établie Gardienne de leur ville.*

En cette occasion notre musique instrumentale présenta au public ses premiers essais.


Lundi 9 et mardi 10 se continua le triduum des solennités, pendant lesquelles les prédicateurs les plus renommés de la Capitale montrèrent leurs trésors d'éloquence, pour publier les grandeurs de MARIE, planant majestueuse sur son nouveau Temple et sur toute la ville.

Le dernier jour on chanta solennellement le *Te Deum* d'action de grâces et on renouvela la consécration de l'Équateur au Sacré-Cœur de JÉSUS. Avec quelle ferveur les Salésiens et leurs élèves chantèrent ce *Te Deum*, après avoir vu leur tendre Mère, fêtée avec tant d'entrain! Ce nouveau Sanctuaire n'est-

il pas un signe visible qu'Elle nous assistera toujours et que l'Œuvre salésienne de Quito est toute d'Elle?

Voilà ce que nous pensions en terminant cette série de fêtes inoubliables qui sont, comme je le disais en commençant, un triomphe pour l'Œuvre salésienne, ou plutôt, pour Notre-Dame Auxiliatrice, qui triomphe dans la République du Cœur de JÉSUS.

LOUIS SALMON.



BRÉSIL

De Guyaba aux rives de l'Araguaya

Récit de Don Malan, supérieur de la Mission du Matto Grosso

(Suite *)

Le panorama qui s'offrit alors à nos yeux serait digne de la plume de Châteaubriand, du pinceau de Véronèse ou de la fantaisie de Camoëns. En Europe, on satisfait ses yeux en considérant des routes bien tracées, des places symétriques, en un mot, au moyen de l'art; dans la vierge Amérique, le plaisir est différent, la nature dans son état primitif absorbe la grandeur de l'âme: de vastes plaines, couvertes d'une végétation luxuriante, embaument l'air; de limpides ruisseaux, des lacs enchanteurs, de nombreuses cascades fournissent une eau précieuse et des sites pittoresques; des oiseaux de toutes sortes, dont le plumage est d'une beauté rare, lancent dans les airs de suaves mélodies; des arbres d'un grand prix; telles sont les richesses que Dieu s'est plu à semer à profusion dans cette terre brésilienne, dont les nobles fils ont plus d'un trait de ressemblance avec les fils de la vieille et généreuse France.

Assis sur une large roche, nous demeurâmes longtemps dans un profond silence, tant nos âmes étaient frappées d'admiration à la vue du sublime spectacle d'une nature encore vierge. Volontiers nous serions restés là de longues heures, mais le soleil allait terminer sa course, la halte était encore loin, et.... nous n'étions pas venus dans ces riantes régions pour jouir de panoramas captivants.

(*) Voir *Bulletin salésien*, septembre 1902.

Dans le doux Cœur de JÉSUS, on rencontre des charmes bien plus séduisants, et c'est cet aimable Cœur qui guidait nos pas à travers les périlleux sentiers de la grande chaîne de montagnes qui forme le *divortium aquarum* des plus vastes bassins du monde.

Sur toutes les hauteurs de la montagne le coup d'œil était vraiment ravissant. Le soleil dans toute sa force dardait ses rayons ardents qui nous hâlaient, et peu à peu semblaient vouloir nous faire passer de la couleur blanche à la couleur bronzée de l'Indien. Mais si la chaleur était intense, par contre, l'air était limpide, les eaux pures et fraîches, les animaux semblaient vouloir dévorer l'espace qui s'étendait à perte de vue devant nos regards toujours en éveil pour considérer une nouvelle beauté de la nature.

Rio Mauso — Burity

A sept heures, c'est-à-dire, à la nuit tombante, nous arrivions à la station de *Rio Mauso*, où le chef-télégraphiste, un excellent père de famille, nous accueillit avec une simplicité digne des anciens patriarches. Il s'empressa de mettre à notre disposition tout ce qui pouvait servir à réparer nos forces; il y avait déjà neuf jours que nous n'avions pas pris place à une table. Nous eûmes l'occasion de converser agréablement, durant de longues heures, avec cette intéressante famille. Nous l'intéressâmes vivement par de nombreux faits; de son côté, le chef de famille, nous fait une vive description de la tragique vengeance que dernièrement les civilisés tirèrent des malheureux Indiens. Je reçus encore de plus amples informations sur la tribu des Bócóros Córóadós, de l'aimable M. d'Assis, ainsi que d'autres *sertanejos* (hommes vivant toujours au milieu des bois et souvent en lutte avec les Indiens) qui, par hasard, étaient là de passage. Ils me donnèrent de nombreux détails sur les bonnes et les mauvaises coutumes des individus de cette tribu. Je pus aussi recueillir d'importantes notes topographiques sur la région où nous comptons établir notre centre colonial. Cette journée fut des plus heureuses en féconds résultats, obtenus çà et là, et providentiellement.

Le 6 septembre, à peine l'aurore commençait à poindre à l'horizon, nous célébrâmes la sainte Messe, à laquelle tous les gens du voisinage assistèrent, avec grande dévotion.

Malgré son état de santé très précaire, Monsieur d'Assis, voulut nous accompagner et ce n'est qu'au *Burity* qu'il consentit à nous quitter. Là, nous descendîmes dans la maison de M. Diego Borgé, dont le fils avait, pen-

prêtre ne les avait visités. Aussi, eus-je l'occasion d'administrer à une même personne les sacrements de baptême, confirmation, pénitence et mariage, puis j'administrai le saint baptême à ses fils. Grande fut la joie de Diego, en apprenant le but de notre voyage. Il avait visité la colonie Teresa Cristina quand nous y étions directeurs, et, depuis notre départ, il y est retourné; il nous dépeignit le triste aspect et l'état de décadence complet de ce petit coin de terre, perdu au milieu des grands bois et que peu à peu nous transformions, sinon en un éden, au moins en un gentil village! Depuis que la malheureuse colonie est retombée sous l'administration du gouvernement, tous les subsides sont gaspillés d'une manière honteuse, et, si les employés ne se sont pas appropriés les terres destinées aux pauvres Indiens, c'est, comme le disait si bien notre narrateur, qu'ils ne l'ont pas pu. Quant aux Indiens, presque complètement abandonnés, sans Missionnaire qui leur inculque la crainte de Dieu et la pratique de sa Loi sainte, ils retournent les uns après les autres à leur ancienne férocité, craignent la civilisation qui les tyrannise, et fuient à travers les bois, se réfugiant dans les derniers repaires que leur fournissent encore quelques régions où le civilisé n'a pas pénétré! Nous sommes témoins de la complicité de plus d'un employé du gouvernement dans les douloureux événements que je ne tarderai pas à narrer!

Capin branco

Nous traversons le rapide fleuve Saint-Laurent, et, de nuit, nous atteignons *Capin branco*, important centre de la ligne télégraphique, qui possède des constructions en briques, situées sur des coteaux couronnés de montagnes symétriques, dont l'ensemble enchante la vue. Le fleuve Saint-Laurent, dont la rapidité est vertigineuse, coule à 400 mètres du poste télégraphique. Sur ses rives s'élèvent de coquettes maisonnettes, la plupart demeure des employés de la ligne. Nous sommes actuellement à plus de vingt-six lieues de Cuyabá et à cinquante environ de notre future colonie. Notez que les lieues brésiliennes sont de 6,666 mètres.

A la demande des pieux habitants et aussi pour laisser un peu de repos à nos animaux, surtout aux bêtes de somme, toutes meur-



Statue de Saint Joseph,
exécutée à l'école de sculpture de Milan.

dant plusieurs années, été externe de notre collège Saint-Gonçalo. En 1894, allant à la colonie Saint-Laurent, j'avais passé par ce gros village, il compte bien six cents âmes, toutes bien bonnes gens. Depuis, pas un seul

tries par le poids de leur charge, nous résolûmes de rester là deux jours entiers. Nous employons notre temps à visiter les principales familles. Nous entrâmes tout d'abord dans la maison d'un collègue de notre compagnon de voyage M. Pedro Fernandez. Comme ce dernier, M. François Ignace est inspecteur de la ligne. Le pauvre homme, la veille de notre arrivée, assistait au défrichement d'un *capao* (petit bois), qu'il voulait transformer en un beau champ de maïs et de haricots. A un certain moment, voulant aider à abattre un grand arbre très touffu, il s'empara d'une hache. Bientôt, sous les coups répétés de son bras vigoureux, le tronc gémissait, et l'arbre allait tomber pour augmenter la grande hécatombe d'arbres déjà abattus et mis en réserve pour les grandes *queimadas* d'octobre (on donne le nom de *queimadas* à de grands feux qu'on allume à certaines époques de l'année et qui brûlent plusieurs jours et souvent même plusieurs semaines). Plein d'ardeur, notre bûcheron improvisé, redoublait sans aucune pitié ses coups, dont chacun faisait une profonde blessure au colosse; mais il arriva qu'entraîné par son propre poids, l'arbre vint, en gémissant horriblement, s'abattre subitement, sans donner à l'Inspecteur le temps de se garer d'une branche, qui lui écrasa la jambe droite et lui démit le genou.

En proie à d'horribles souffrances et ne pouvant se remuer, le pauvre M. François implorait avec grande foi le secours du Ciel. Il répétait à chaque moment: « Vierge MARIE, aidez-moi, soulagez-moi. » Nous lui prêtâmes tous les secours possibles. Le 8 septembre, fête de la Nativité de la Sainte Vierge, je célébrai publiquement la messe à son intention et aussi pour le peuple nombreux, qui nous environnait. Après la cérémonie religieuse le malade se trouva mieux et il accepta avec grande piété une médaille que je lui avais réservée dans la distribution que je fis à tous ceux qui assistèrent au Saint Sacrifice. C'était la première fois que ces braves gens voyaient des médailles et des chapelets, aussi, je vous assure, qu'ils étaient heureux et ne cessaient de les admirer et de les baiser. Quel bel exemple à citer à ceux qui ne veulent pas voir, dans les objets pieux du culte extérieur, des moyens ingénieux, par lesquels notre tendre Mère l'Église prétend évoquer

à notre souvenir, les Saints qui pratiquèrent des vertus compatibles avec la faiblesse humaine, et gagner aussi notre intelligence et notre cœur à l'imitation de ces héroïques personnages, dont la rectitude de caractère, la noblesse de pensée et toutes les vertus qu'ils pratiquèrent sont si sagement représentées sous l'emblème symbolique de statues d'or ou d'argent.

Durant notre séjour au *Capin-Branco*, le plus heureux de tous fut M. Ignace. Nous nous ingéniâmes à soulager ses douleurs atroces; nous passâmes toute la nuit du 7 septembre à son chevet. Nous lui fîmes au genou une ligature avec des linges imbibés de vin de messe; ce qui, après quelques heures, l'avait tellement soulagé, qu'il put étendre la jambe assez facilement. Le médecin de Cuyabá, appelé par télégraphe, emploierait plusieurs jours avant d'arriver à destination, et le malade ne pouvait se résigner à voir partir ceux qui l'avaient soulagé dans ses douleurs si terribles. Aussi nos cœurs semblaient prêts à se fondre de douleur, quand nous nous séparâmes de ce pauvre infirme et de cet excellent peuple tant désireux, tant nécessaire de s'instruire des vérités de notre sainte Religion!

Quelle joie si je pouvais leur donner un prêtre qui les guidât dans le sentier du bien, pour leur parler de Dieu et de la Vierge MARIE, pour leur administrer le pain des Anges!...

En avant, en avant, les Buroros nous attendent, et ils sont encore plus malheureux. Les hennissements de nos chevaux semblent nous blâmer de demeurer là si longtemps, alors que notre voyage est à peine commencé!

En nous séparant de ces braves gens, nous paraissions joyeux; mais nos cœurs de missionnaires souffraient de laisser ainsi à l'abandon tant d'âmes! O quel vaste champ de fatigues apostoliques est réservé aux pauvres missionnaires Salésiens dans cet immense Matto Grosso!

Chez M. Moreno

Guidés par M. Emmanuel de Campo, personne très influente dans ce village, qui nous fit ses offres de service pour notre mission, nous passâmes en un lieu appelé *Roncador* (Ronfleur), et dans la journée du 9 septembre, nous faisons halte dans la propriété de M. le major Moreno, qui nous accueillit avec la

bonté qui le caractérise. Il ordonna de nous préparer un frugal dîner, qui se composait de viandes d'animaux domestiques et sauvages et d'excellents poissons de la rivière voisine; comme dessert, des fruits en grande abondance. C'était vraiment un dîner de prince, surtout, pour des missionnaires. Le major Emmanuel Moreno est un de nos grands amis. Autrefois, c'était un officier très estimé de ses chefs; mais, fatigué du bruit du monde, il acheta, au milieu des bois une vaste étendue de terre, bâtit là une jolie habitation et, dans cette retraite, il vit tranquille, partageant son temps entre l'instruction de ses fils et petits-fils, la culture de la terre et le croisement des meilleures races chevalines et bovines.

Il nous prépara les meilleurs hamacs qu'il avait, aussi la nuit s'écoula bien rapidement. Le lendemain matin, il voulut nous servir de bon lait tiré de ses propres mains et des gâteaux de riz et de farine de manioc. Enfin il nous traita si bien que nous ne savions comment lui témoigner notre gratitude. Avant de nous laisser partir, il nous fit accepter une certaine quantité de fromages et autres provisions de bouche. Il n'oublia point non plus les animaux, et mit à ma disposition une bonne mule, qui fut providentielle pour notre troupe. Il m'offrit encore spontanément un précieux taureau *zébu* de race très estimée, présent qu'il nous faisait, disait-il, pour que nous ne commencions pas notre Colonie trop pauvrement.

Nous remarquâmes là, comme ailleurs du reste, qu'au prime abord, les habitants sont gênés et retenus par le grand respect qu'ils ont pour le prêtre; mais en peu de temps, reconnaissant en nous des disciples de l'aimable et joyeux Don Bosco, ils nous fréquentaient jusqu'au point de nous importuner agréablement. Mais c'est justement dans ces conversations familières que se montre le cœur généreux du Brésilien. Le bruit s'étant répandu, parmi les habitants de ce village, que le Major nous avait offert plusieurs animaux, aussitôt une des têtes les plus influentes commença une souscription, et, toutes les familles importantes, avec une sainte émulation, s'empressèrent de souscrire; aussi, en peu de temps, nous nous trouvâmes possesseurs de plus de vingt animaux, bœufs, vaches, taureaux, chevaux, etc. Oh! Combien la Provi-

dence est une tendre Mère! Comme se montre bien, avec toute sa beauté, la charité chrétienne dans les simples fils des champs, loin d'un monde pervers où tout s'affaiblit, se détériore, depuis les maximes évangéliques, jusqu'aux sentiments naturels du cœur, jusqu'à la bienfaisance, qui, proclamée bien haut par certains, sous le nom retentissant de *philanthropie*, est en réalité si peu pratiquée par ces tristes sires!

Nous passâmes la nuit suivante, abrités dans un *rancho* de bois, à peine couvert de feuilles de *buruti*, palmier utile et abondant. Nous dormions depuis quelques heures, quand un terrible ouragan se déchaîna; d'abord, ce fut un vent si fort, qu'il me rappelait le mistral; ensuite suivit une grosse pluie, qui bientôt se transforma en torrents d'eau, le tout accompagné d'éclairs brillants et de retentissants coups de tonnerre. Nous jetâmes sur nos hamacs quelques peaux de bœufs, cherchant, mais en vain, à nous préserver de l'humidité, et ensuite de la pluie, qui avait l'impertinence de traverser notre toit de chaume et de ne pas même respecter nos toits improvisés. M. Pierre Fernandez, pour avoir moins froid aux pieds, se coucha avec ses bottes; nous nous couvrîmes de nos *ponches* et de tout ce que nous trouvions, mais bien inutilement, car après tant de travail, alors que nous nous croyions un peu tranquilles, le vent changea subitement de direction, il fallut de nouveau se lever et chercher un autre endroit, où l'eau entraînait moins. Je vous assure que ceux qui étendirent leurs hamacs entre deux arbres, en plein air, et qui stoïquement se laissèrent mouiller jusqu'aux os, comme disait notre toujours impayable Paltharé, eurent moins à souffrir que nous! Lentement, bien lentement, passaient les heures de la nuit et nous eûmes force loisirs pour méditer sur les souffrances du purgatoire et de l'enfer.

Attaque de moustiques

Aussitôt le jour paru, nous nous mettons en route; nous traversons la propriété de M. Théophile Borges, et dans la soirée nous arrivons à *Lagoá secca* (Lac sec). En route, nous fûmes assaillis par un nuage de moustiques de toutes espèces, entre autres par les trop célèbres *perpendiculaires*, dont le dard terrible cause une profonde et large blessure

de deux à trois centimètres de diamètre. En nombre incalculable ils nous assaillent de toutes parts; les uns attaquent le visage, les autres s'introduisent au milieu des cheveux, ceux-là entrent par les manches de la soutane. On n'hésiterait certes pas à échanger les piqûres de ces redoutables insectes, pour la plus austère discipline de l'ordre le plus rigoureux. La nuit arriva sans que nous eûmes pu prendre quoi que ce soit; le bois était mouillé et il nous fut impossible de cuire un peu de riz. Mais le bon Dieu, ému des prières et des nécessités de ses fils, envoya en d'autres parages la tempête, qui menaçait de nous faire subir le sort de la nuit précédente. A neuf heures, le ciel était redevenu serein, l'atmosphère moins chaude, le firmament d'un beau bleu marin, était tout parsemé de brillantes étoiles, c'était une belle nuit, comme on en jouit souvent dans l'enchantement du Brésil. Hélas! il nous restait encore à souffrir l'attaque de l'implacable *borrachudo*, moustique presque imperceptible, il est moins gros qu'une tête d'épingle très petite. Après nous être restaurés tant bien que mal, nous récitâmes nos prières en actions de grâces, pour remercier le Seigneur de nous avoir préservés de la tempête. Notre Africain, toujours excentrique, parlait comme une pie, excepté quand il mangeait, ce dont il ne se faisait pas prier. C'est à lui qu'incombait le soin de faire le feu et de préparer notre riche menu — jugez-en — riz à l'eau, haricots au sel, et thé de feuilles d'arbre quelconque. Il était des plus comiques, quand à tâtons, cherchant du bois pour alimenter le feu, il chantonnait : *zé pour d'une serpent; ce animal traiteux a mordu plus d'une gens noire.*

Le 12 septembre, nous campâmes sur les rives d'un agréable ruisseau, près d'une épaisse et profonde forêt vierge, un des plus beaux spectacles de la création et qui, selon la phrase d'un célèbre écrivain, dépasse l'Océan en mystères, en excès de vie, en magnificence, tellement que l'intelligence est portée par ce grandiose spectacle, jusqu'à l'idée de la divinité. Au loin, nous entendions les bêtes sauvages rugir; on distinguait principalement les rugissements du tigre tacheté, qui abonde dans ces parages, et du *tamanduï* ou fourmilier, pachyderme à la queue longue et poilue, armé d'ongles redoutables et de pattes, véritables étaux d'acier, d'où n'échappe

jamais la proie, qui s'y laisse choir, fût-elle un tigre ou un taureau. Le *tamandua* se nourrit de fourmis, qu'il prend en introduisant sa délicate et longue langue dans les fourmilières; lorsqu'elle est pleine de fourmis, qui viennent repousser l'envahisseur, il la retire et tranquillement dévore tous ses héroïques assaillants.

Dans la famille dos Santos

A la station télégraphique de *Sangradouro*, j'envoyai un télégramme à nos confrères de Cuyabá et au docteur Emmanuel Martinho. Le village, qui, peu à peu se forme ici, a pris le nom de ce grand bienfaiteur de nos œuvres. Nous fîmes halte cette fois-ci dans la propriété de l'excellent docteur Joachim dos Santos. Appelé par le gouvernement, il se trouvait absent; mais, de la capitale, il avait télégraphié, à sa femme, Mme Léonie dos Santos, notre passage par sa ferme, aussi cette bonne dame vint à notre rencontre et nous offrit l'hospitalité avec toutes les attentions que caractérise la fine éducation de la famille dos Santos. M. le docteur dos Santos est un chirurgien distingué de la marine brésilienne; il a une nombreuse clinique à Cuyabá, où il est aussi attaché à l'école des Mousses. C'est un grand bienfaiteur des Salésiens. Depuis huit ans, à la première annonce qu'un Salésien est malade, il laisse tout pour s'occuper de nous, et bien que nous ayons à Cuyabá et aux environs quatre maisons salésiennes, jamais le docteur dos Santos n'a voulu recevoir aucune rétribution. Fatigué du monde, le docteur dos Santos, espère se retirer d'ici peu des affaires. Il a, dans cette intention, fait l'achat d'une immense terre, de plus de cinquante kilomètres de longueur et presque autant de largeur. Cette propriété est traversée par plusieurs rivières et de nombreux ruisseaux bordés de collines, d'où l'on jouit de panoramas ravissants. Elle est couverte de gras pâturages et de riches bois, entre autres le *jacaranda*, le cèdre, l'*arncirier*, etc.... Tout cela, sous un climat délicieux, à une altitude de près de six cents mètres au-dessus du niveau de la mer. De nombreux troupeaux d'animaux des meilleures races sont les délices du docteur dos Santos, qui a choisi cette retraite pour y passer, à l'instar des anciens patriarches, une vie simple et heureuse. Nous célébrâmes les saints

Mystères devant tout le personnel de la Villa Santos; je distribuai la sainte communion à plusieurs personnes, mais nous laissâmes pour le retour, qui se fera, à petites marches, au moins pour Don Balzola, l'administration des



Groupe du Calvaire,
exécuté à l'école de céramique de Milan.

sacrements de baptême, de confirmation et de mariage.

Là, comme dans les principaux villages, c'est un devoir pour la famille, qui donne l'hospitalité, de s'unir à un grand nombre de personnes, pour le *bota-foru*, qui consiste à accompagner les hôtes, qui se retirent, durant un long parcours. Cette généreuse famille, à

qui les Salésiens doivent déjà tant de bienfaits, nous prépara une abondante et choisie *matulagem*, vrai buffet ambulante, qui adoucit les souffrances du voyage, jusqu'au Barreiro. Les deux jours que nous passâmes à la Villa Santos, nous firent presque oublier les fatigues passées. Nos animaux avaient pris des forces nouvelles, nous avions du linge blanc, de bons hamacs, une abondante *matulagem*, aussi dévorâmes-nous l'espace, oubliant que nous étions à quatre cents kilomètres du centre du monde civilisé matto-grossensais. Il ne nous restait plus qu'une difficulté, mais insupportable, c'était les montiques et autres insectes, *carapatos*, espèce de punaise, mais bien plus terrible car les plantes en sont pleines, *polvoá, borrachudos et omnia genera animantium* qui, soit durant la marche, soit durant la halte, attaquèrent notre pauvre humanité, chacun avec l'activité fébrile qui caractérise celui qui fait le mal; nous étions dévorés vifs par ces animalcules. Nous comprîmes sans difficulté, pourquoi les pauvres Indiens s'oignent tout le corps de résines et de suc d'arbres ou d'herbes odoriférantes. Au milieu d'un assaut général de ces terribles bestioles, quand pour me soulager, je prenais un bain, j'en arrivai à donner complète raison aux braves Indiens de se délivrer, par leur simple expédient, de ces parasites par trop sans-gêne. Outre leur terrible piqûre, ces insectes incommodes bien quand il faut manger. On ne peut, en effet, prendre une bouchée, sans en avaler trois ou quatre avec, heureusement que la loi d'abstinence n'oblige pas en voyage. Souvent, nous allumions un grand brasier, sur toute une circonférence, préférant souffrir de la chaleur, déjà naturellement si forte, et absorber beaucoup de fumée, plutôt que d'être piqués par tous ces insectes! Un des gardes de la ligne me montra son bras tout enflammé, violet et presque gangrené, par suite de la piqûre d'un *borrachudo* ou *carapato* qui, avant de le piquer, s'était sans doute attaqué à une vipère ou à quelque animal venimeux.

Fourmis et moucheron

Le jour de la fête du Saint Nom de MARIE nous fîmes dix lieues (66 k. 666), malgré une nuit horrible; nous eûmes, en effet, à repousser l'attaque d'une armée de *fourmis chargeuses*, dont les terribles mandibules s'at-

taquent à quoi que ce soit, bottes, chaussettes, hamacs, etc. Malheur au pauvre voyageur, qui ne s'aperçoit pas de la trahison, car bientôt les liens, qui fixent le hamac, sont rongés et le tranquille dormeur tombe lourdement à terre. Pour éviter pareil incident, sans la moindre honte, nous abandonnons le champ de bataille à l'ennemi. Inutile de dire que Palharé, notre moricaud, épuisa tout son répertoire contre mesdames les fourmis qui, du reste, ne s'importaient guère de lui ni de ses imprécations.

A deux heures et demie, nous arrivâmes au *Paredao-Grande* (grand-mur), formé par un grand nombre de rochers disposés verticalement sur une hauteur de 400 mètres. Au-dessus, il y a une espèce de plateau couvert d'arbres énormes. Deux veines d'eau pure y jaillissent. Il y avait là une nuée de *lambes-olhos*, moucherons, qui ne laissent jamais en paix les organes de la vue ou de l'ouïe. Ils sont munis d'un tel dard, qu'il traverse hamac et *ponche*, et va encore férir la peau. Nous dinâmes sur les roches du *Paradaosucho* (Petit-mur), qui fait suite immédiatement au grand. Nous avions devant nous un délicieux panorama. Combien je regrettais alors la perte de nos machines photographiques, dans le déjà lointain *Pindahyal*; combien de vues enchanteuses j'aurais pu prendre pour illustrer les pages de notre *Bulletin*!

A cinq heures, nous fîmes halte au *Boqueirao*, lieu fréquenté par des tigres, des cerfs, des *outa* ou tapirs, quadrupèdes à double trompe mobile, et beaucoup d'autres animaux de toute grandeur, qui font ici leur rendez-vous, les uns de jour, les autres de nuit. Beaucoup de petites roches et de nombreuses particularités significatives, réunies ici par dame nature, nous rappelaient l'arche de Noé, mais à l'état de pétrification.

A la recherche d'un terrain

Il y a deux jours que nous ne pouvons célébrer, à cause du vent qui, le matin, se plaît à souffler fortement; mais ce qui, d'un côté, retardait nos pratiques de piété, de l'autre, nous faisait gagner du chemin. A midi juste, au moins à nos montres, nous arrivâmes heureusement au *Barreiro de Cima*. Après avoir, durant quelques heures, laissé prendre haleine à nos chevaux ou mulets, nous formons une colonne volante, composée

de M. l'Inspecteur Pierre Fernandés, de M. Benoit Magalhaës, garde de la ligne et connaissant fort bien tous les parages que nous voulions visiter, enfin de Don Balzola et de votre serviteur. Le but de notre colonne volante était de rechercher dans les environs un lieu salubre, agréable et apte, sous tous les points de vue, pour y établir notre centre colonial, pour l'évangélisation si désirée par nous, par nos Coopérateurs du Matto-Grosso et du monde entier, conscients des inappréciables avantages qui doivent résulter, tant pour la religion que pour la société, de cette grandiose entreprise de la conquête à la civilisation et au christianisme de ces féroces et jusqu'ici réfractaires tribus indiennes.

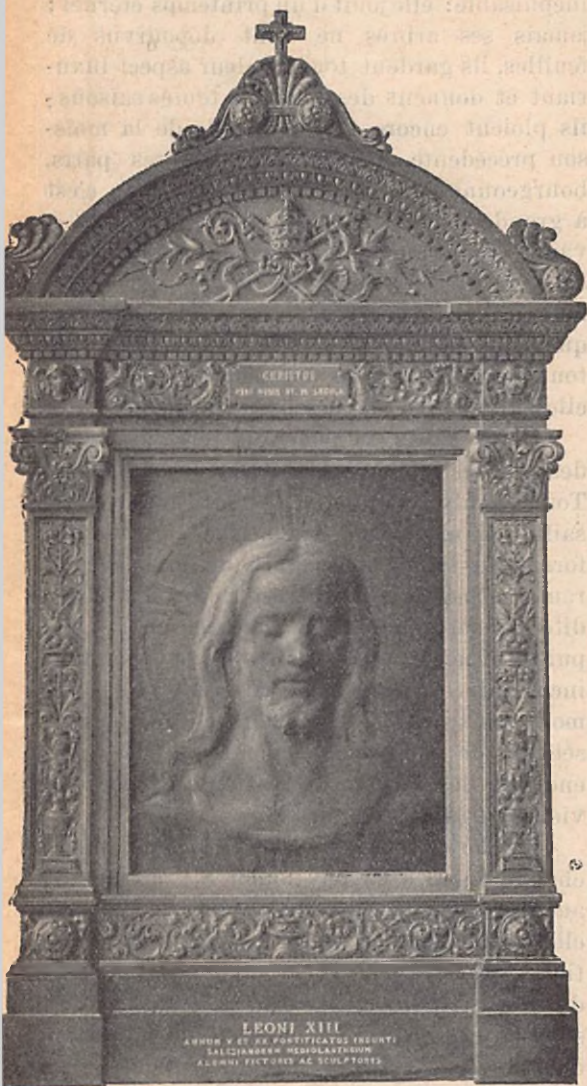
Nous explorâmes un vaste terrain, et nous trouvâmes ce que nous désirions. Sur une étendue de terre d'une lieue carrée, il y avait un ensemble assez surprenant de gras et bons pâturages, d'excellents et précieux arbres, de champs qui, bien cultivés, pourront donner un assez bon résultat et quelques petits cours d'eau. A quelques centaines de mètres de la ligne télégraphique, nous remarquâmes un terrain incliné, qui possédait toutes les qualités, pour construire les locaux de la future colonie: un rocher, de pierre molle, haut de trente mètres, formerait le fond de la place, où je traçai les plans de la future église, des vastes ateliers, et des simples rues avec les maisons, que nous bâtirons pour nos catéchumènes. De chaque côté du rocher, ainsi qu'au centre, jaillissent d'abondantes veines d'eau qui, tout d'abord, courent çà et là, puis, après deux cents mètres de course entre des roches escarpées, viennent insensiblement se réunir près d'un isthme de cinq mètres, dessinant un joli cœur, un cœur, fait avec tous les éléments géométriques, et qui a de quatre à cinq cents mètres dans sa plus grande extension. Outre cette coïncidence de bonne augure, nous en notons une autre. En effet, dans l'immense rocher, taillé en forme de mur par la nature, il y a encore de belles niches naturelles, dont l'une, en plein centre de rocher, a plus d'un mètre et semble attendre la statue du Cœur de Jésus, à qui notre Très Saint Père le pape Léon XIII, glorieusement régnant, a consacré l'univers, et, par conséquent, par le fait même, nos trop abandonnés Indiens, et à qui notre bien-aimé Père, à la grande joie de tous ses Fils,

a confié l'œuvre du grand Don Bosco, dont il est le digne successeur. Heureuses circonstances, qui, je le répète, retremperont nos esprits et les remplirent d'ardeur pour vaincre les difficultés nombreuses, qui s'opposent à

panorama qui, du haut du rocher, centre de notre future colonie, s'offre aux regards du voyageur et le force à s'extasier devant l'immense horizon s'étendant de tous côtés, mais surtout devant la majesté de la forêt vierge qui s'impose à l'esprit le plus sceptique. Toutefois, je ne puis résister au désir de transcrire ici quelques passages d'un beau morceau littéraire d'Alphonse Oelso, décrivant admirablement et artistiquement les forêts vierges de sa noble patrie, autrefois terre de *Santa Cruz*, aujourd'hui confédération du Brésil. Tout d'abord, je puis vous assurer que des pensées identiques, sinon supérieures, se présenteraient en foule à mon esprit, quand je contempiais les profondes forêts qui entourent notre colonie.

Beautés de la forêt vierge

« Dans les forêts-vierges du Brésil qui occupent, dit Alphonse de Oelso, un espace égal à celui de vastes États, on jouit d'un des spectacles les plus augustes de la création : c'est la nature en pleine expansion et liberté; c'est un océan d'une végétation prodigieuse, où chaque vague représente un monde de choses précieuses et merveilleuses, tantôt un silence imposant, tantôt une clameur lointaine, réunion indéfinissable de bruits harmonieux, élevant, sans secousse, l'âme à Dieu et imprimant, en même temps, une vague terreur. De toutes ces mers de verdure s'exhalent des parfums âcres et embaumants qui, en abondantes ondes aromatiques, s'élèvent dans les airs et se répandent dans l'atmosphère avoisinante, où l'homme, avec délices, les aspire comme si elles étaient un remède pour ses misères et sa mélancolie. Au prime abord, l'œil ne distingue pas de formes précises dans la forêt épaisse, mais seulement des fouillis de verdure, ébauches de tours, murailles, barricades, voûtes, pyramides, colonnes de feuillage, formées par des arbres énormes, des agglomérations de troncs, des lianes entrelacées, des plantes, en haut, en bas, de tous les côtés, forêts sur forêts, successions interminables de feuillages! Ensuite, peu à peu, passant de surprise en surprise, on entrevoit la brillante variété des contours, des couleurs, des configurations brutales ou délicates, phantastiques ou grotesques, riantes ou menaçantes. Ce sont des panaches qui se balancent, des éventails qui s'ouvrent, des tonnelles qui se forment, des



Bas-relief du Sauveur,
offert à Sa Sainteté le Pape Léon XIII,
exécuté à l'école de céramique de Milan.

la régénération d'âmes éloignées du chemin de la vérité et de la vie.

Je voudrais posséder l'imagination féconde de Bernardin de Saint-Pierre, pour pouvoir vous dépeindre toutes les particularités enchanteuses, qui entourent le grand cœur découvert si à propos, par notre colonne volante; je voudrais vous dépeindre le ravissant

candélabres qui se suspendent, des banderoles qui s'agitent, des guirlandes qui se pendent, des arcs qui se bandent, des mâts qui, chargés de cordages et d'oriflammes, paraissent vouloir s'élever jusque dans les nuées.

« Voyez au-dessus de tout les *jéquitibas*, rois des forêts, élevant leurs cimes altières. Voyez, parsemés par ci par là, et formant d'admirables parterres, les arbres précieux, qui donnent le bois rose, le bois satin, le bois violet; ça et là, des géants de diverses espèces, peut-être dix fois séculaires, étendent de tous côtés, comme des dominateurs, leurs nombreux rameaux, à l'ombre desquels pourraient s'abriter des milliers de personnes. Admirez le *jácórandá*, surnommé *bois saint*, tant il est beau et utile; voici un *carnaoubá*, qui fournit au cultivateur alimentation, boisson, lumière, vêtement et maison. Là, dans le lointain, on aperçoit des palmiers nombreux et d'espèces variées qui, sveltes, droits, sont d'une hauteur telle, qu'ils semblent se perdre à travers les nuages. Voici des *cipós*, espèce de liane, et autres plantes grimpanes qui, tantôt tombent verticalement des rameaux altièrs, tantôt les unissent au moyen de ponts aériens, tantôt les entrelacent tellement qu'on les confond, tantôt les courbent en spirales, tantôt s'étendent comme des rubans ondulants, tantôt pendent en festons ou serpentent entre les arbres pour gagner des hauteurs incroyables, s'y étendre et y fleurir.

« Contemplez maintenant ces orchidées aux couleurs brillantes et variées, formant des dessins symétriques, qui paraissent tracés par un artiste capricieux sur des velours de soie, des métaux jolis. Examinez ces élégantes tiges, ces touffes si riches, ces gazons fuyants s'étendant en zigzags extravagants, ces plantes délicates et robustes, toutes délicieuses, tant elles sont semées de fleurs: on dirait d'immenses bouquets. Observez les feuilles, elles représentent dans leur forme les figures les plus originales, celles-ci couleur de pourpre, celles-là couleur de feu, les unes moëlleuses et d'une délicatesse excessive, les autres épineuses, agressives, d'autres larges et grotesques. Considérez mille autres fleurs, humbles ou somptueuses, resplendissantes comme des étoiles, ou en un chaos inimitable, ornant le fond obscur d'un hallier, semblables à des perles bleues, jaunes, violettes, etc...

« La terre brésilienne se distingue par des

qualités spéciales: ses bois de construction excèdent en beauté et en durée tous les meilleurs bois des autres parties du monde; on y trouve en grand nombre des plantes médicinales et industrielles. Sa fécondité est incépisable: elle jouit d'un printemps éternel; jamais ses arbres ne sont dépourvus de feuilles, ils gardent toujours leur aspect luxuriant et donnent des fruits en toutes saisons; ils ploient encore sous le poids de la moisson précédente, que déjà, de toutes parts, bourgeonnent d'innombrables boutons; c'est à grande peine que l'agriculteur parvient à vaincre l'énergie d'une fécondité envahissante. Si on brûle ou abat une forêt, en peu d'années il s'en forme une autre plus vigoureuse que l'ancienne. Il y a des pierres qui, partout, péniblement, se revêtent de mousse, ici elles alimentent de vigoureux arbustes.

« Il n'y a pas un pouce de terrain vague; des plantes rampantes couvrent les clairières. Tout terrain abandonné se voit aussitôt assailli par une végétation active, qui bientôt forme sur le sol un magnifique tapis d'émeraude, semé de jolies petites fleurs. La fécondité est surprenante; la nature ici ne s'épuise, ni ne se lasse jamais. De sa végétation incessante et infinie, elle tire par la propre mort des troncs d'arbres tombés, des feuilles sèches, de nouveaux éléments de vie. Les endroits les plus pauvres ont l'aspect de vieux parcs abandonnés.

« La flore brésilienne n'est pas monotone; chaque arbre a sa physionomie propre, sans aucun rapport avec celle de l'arbre voisin; elles est, légère ou massive, fragile ou athlétique, toujours délicieuse. Selon la réflexion d'un illustre voyageur, les forêts brésiennes sont si épaisses qu'on pourrait presque marcher au-dessus d'elles. Elles représentent la démocratie libre de la grande famille des plantes, démocratie dont l'existence consiste dans la lutte incessante pour conquérir la liberté, l'air, la lumière. Il n'y a pas de famille qui monopolise une zone, à l'exclusion d'autres familles ou groupes; les espèces les plus diverses, croissent conjointement, fraternisent et s'allient dans un entrelacement merveilleux. De cette alliance et fraternité que rien ne peut dissoudre, découle la variété dans l'unité, ces manifestations du beau sous des formes multiples et les plus diverses.

(A suivre.)



Un Fils de Don Bosco

1850 - 1895

VIE DE MONSEIGNEUR LASAGNA

Missionnaire salésien, Évêque titulaire de Tripoli *

CHAPTER XX

Mission à Las Piedras — Culture des vocations — Épanchement d'un cœur de missionnaire — La mesure de son zèle — Au lit d'un Confrère mourant — Desseins accomplis — Accroissement de Salésiens.

Bien que très occupé par la direction de tant d'œuvres disparates, Don Lasagna sentait fortement le poids de la responsabilité, qu'il avait assumée, en acceptant la charge de curé de Las Piedras. Il y passait tout le temps qu'il avait de libre, conseillait, encourageait les prêtres Salésiens, qui avaient soin avec lui de ces âmes, et visitait les écoles que les Sœurs de MARIE Auxiliatrice y avaient ouvertes. Non content de cela, il voulut encore, en août 1879, donner un vigoureux assaut à tant de ses paroissiens, qui semblaient ne faire aucun cas de leurs devoirs de chrétien, par le moyen d'une mission solennelle. Il pria Mgr l'évêque de venir lui-même distribuer la parole divine, en compagnie de D. Costamagna. De son côté, il prépara la population à bien profiter de la grâce, et ses paroles trouvèrent un écho fidèle dans tous les cœurs. Le bon pasteur, reçu avec tous les honneurs dûs à la dignité épiscopale, par la population entière, précédée des autorités civiles, eut la consolation de voir tout le peuple accourir pour entendre la

parole de Dieu, et s'approcher des sacrements. Beaucoup de brebis égarées retournèrent au bercail. Le travail des prédicateurs, des prêtres catéchistes et des sœurs fut immense; mais aussi les fruits en furent grands et consolants. Il est facile de penser, combien Don Lasagna s'en réjouit.

Parmi les âmes qu'il dirigeait, Don Lasagna, fidèle imitateur de Don Bosco, ne tarda pas à en remarquer quelques-unes qui, s'élevant à un plus haut degré de perfection, ne devaient pas rester confondues avec les autres et exposées aux graves dangers du monde. Il employait alors tous ses efforts, non seulement à les faire progresser dans la vertu, mais encore à trancher les liens qui les retenaient attachés à la vie du siècle, pour les conduire ensuite, comme des fleurs délicates, dans ces jardins fermés, délices du Cœur de JÉSUS, qui sont les Congrégations religieuses. Beaucoup de jeunes filles, qui devinrent les heureuses épouses de JÉSUS-CHRIST, dans diverses communautés religieuses, surtout parmi les Filles de MARIE Auxiliatrice, durent leur vocation à cette culture habile et intelligente.

Plus longs encore et plus laborieux furent les soins qu'il donna aux vocations ecclésiastiques et religieuses parmi les jeunes gens; mais là aussi ses sueurs furent compensées par une magnifique réussite, car il ne tarda pas à ouvrir à Las Piedras un noviciat, qui donna aux maisons de l'Uruguay, de l'Argentine et même de la Patagonie, de nombreux et solides ouvriers. Cela fit un si grand plaisir à notre Père Don Bosco, qu'il parla souvent avec louanges de Don Lasagna pour ses saintes industries dans la culture des vocations.

(*) Voir *Bulletin salésien*, août 1901 et suivants, janvier 1902 et suivants.

Il ne faut pas croire que le grand nombre des occupations, les désenchantements et surtout les souffrances, en épuisant ses forces, aient tant soit peu diminué son enthousiasme. Au contraire, plus il découvrait l'état misérable des âmes, et plus il s'embrasait d'un saint zèle.

Voici, en effet, ce qu'il écrivait, le 3 avril 1880, après avoir annoncé la mort de Sœur Virginie Magoné: « Mais ce n'est pas le moment de parler d'agonie et de mort, alors que nous avons besoin de vie et de vigueur pour travailler à l'immense champ que Dieu nous a ouvert. Les besoins spirituels de ce pays sont si grands que, quelque effort que nous fassions pour étendre la main et embrasser le plus que nous pouvons, cependant cela nous fend le cœur de douleur de devoir laisser encore tant de terrain au démon, qui fait impunément d'immenses ravages en tout et partout. Mais ce qui me serre encore plus le cœur, c'est de voir tant de pauvres jeunes gens, tombés entre les mains de gens qui en sont la ruine et la perte. Les sectes en effet, ont réussi à s'emparer de l'instruction, et y ont importé des systèmes si impudemment matérialistes, que cela fait trembler de voir des enfants innocents, initiés par leurs propres maîtres, aux plus honteux mystères de la nature dégradée, et cela sous le prétexte de promouvoir la science et le progrès! »

Dans la même lettre, nous trouvons la raison qui le pousse à favoriser avec tant d'ardeur l'éducation chrétienne de la femme. Voici ses paroles: « On n'épargne pas même les jeunes filles, si bien que, en hommage à des programmes insensés et diaboliques, elles doivent, elles aussi, sacrifier sur les bancs de l'école la pudeur et la modestie, ces chères fleurs de l'innocence, qui font de la terre un paradis. Je suis sûr que le Cœur de JÉSUS en saigne d'une angoisse infinie, et ne pourra voir qu'avec joie le zèle et la peine du pauvre Don Bosco qui, à force de sacrifices et de fatigues, envoie par beaux groupes, ses fils et ses filles, disputer à Satan tant de belles âmes, qui sont pourtant faites pour le Paradis. »

Il ne se laisse pas effrayer par le bruit de la tempête qui le menace, car, après avoir montré le mal immense que font les journaux, il ajoute: « Le collègue Pie est une œuvre

trop importante pour ne pas mériter, le premier, les coups les plus forts d'un ennemi aussi féroce et aussi perfide qu'est le démon. Le journalisme, en majorité, nous jette de la boue et des ordures sur la tête; les sectaires nous tendent des embûches de toutes parts; mais tout jusqu'ici a été inutile. Le collègue prospère au grand dépit de tous les démons, et le règne de JÉSUS-CHRIST s'étend. En trois ans nous avons ouvert cinq maisons, cinq centres où JÉSUS-CHRIST se voit entouré de nouveaux adorateurs, qui augmentent à vue d'œil. »

Le désir de mettre une digue au développement du vice parmi la jeunesse des deux sexes lui suggérait d'entreprendre de nouvelles constructions d'écoles à Las Piédras, à Villa Colon, à Montevideo; et il rendait compte à Don Bosco de ses desseins par ces paroles bien dignes d'un apôtre: « Je vous assure, qu'en face de si grandes dépenses, de si grands ennuis, après tant de sueurs pour les œuvres entreprises et non finies de payer, l'esprit recule épouvanté. Pourtant comment peut-on rester les spectateurs indifférents de tant de ruines, de si grandes dépravations parmi la jeunesse abandonnée de ce pays? Il y a les bons qui me stimulent de toutes parts; j'ai même vu des âmes pieuses pleurer sur tant de misères de leur patrie; il ne manque pas non plus de cœurs généreux qui me soutiennent par de grosses largesses; mais les œuvres que nous avons en main nous oppressent, et je crains de m'aventurer dans d'autres entreprises. Il nous faudrait la hardiesse et la confiance inébranlable de Don Bosco, alors toutes les difficultés s'évanouiraient; mais pour nous, ses fils indignes.... Oh! cher Père, aidez-nous, conseillez-nous, dans l'ardue mission que vous nous avez confiée. »

Tous ses généreux projets ne purent pas cependant se réaliser aussitôt, faute d'argent.

En outre, un grave malheur, qui frappa les Maisons salésiennes d'Amérique, porta pour le moment vers d'autres choses les pensées de notre cher Don Lasagna. Le 4 août 1880, tombait victime de son zèle, consumé par un incessant travail, Don François Bodrato, supérieur et chef des Missions salésiennes d'Amérique. La guerre civile ayant éclaté à Buenos-Ayres, Don Bodrato, déjà épuisé de forces, fut témoin à Almagro de scènes san-

glantes dignes de la cruauté des sauvages. Il se vit obligé de laisser partir ses chers enfants, et les abandonner à eux-mêmes, alors que les dangers étaient si grands pour l'âme et pour le corps. Son cœur paternel en éprouva un tel déchirement que, ne pouvant plus se tenir debout, il dut s'aliter, et ne sortit plus que pour descendre dans la tombe. Il résidait ordinairement à Buenos-Ayres, où, à cause de ses vertus remarquables, il était très aimé de l'archevêque, non moins que des autorités civiles. Il avait fondé l'école d'arts et métiers de Saint-Charles à Almagro, où il instruisait et élevait dans la vertu et le tra-



Don Bodrato.

vail plus de deux cents jeunes apprentis, en cherchant de porte en porte les moyens nécessaires pour leur donner du pain. Il avait envoyé, en Patagonie et dans les Pampas, des ouvriers évangéliques, tandis qu'à Buenos-Ayres et ailleurs il prenait soin des émigrés. A toutes ces graves occupations, on doit encore ajouter que Don Bodrato était aussi inspecteur et représentant de Don Bosco dans la république de l'Uruguay. C'est donc à lui que Don Lasagna recourait avec une confiance filiale dans tous ses besoins, et il en recevait toujours conseils, encouragements et secours de personnel. Quelle ne fut pas la peine de son cœur sensible, quand il reçut la nouvelle, que ce cher supérieur et ami allait lui être ravi ! Il accourut aussitôt à son lit de mort et il fut assez heureux de recueillir encore ses dernières paroles et d'assister à sa mort édifiante. La douleur des Salésiens fut un peu adoucie par la vive part que prit à leur deuil toute la population. Mgr l'archevêque voulut prononcer lui-même l'oraison

funèbre, et les funérailles, par la solennité et le nombre des personnes présentes, prirent l'aspect d'un vrai triomphe.

Pendant Don Bosco choisissait comme inspecteur d'Amérique et successeur de Don Bodrato, Don Jacques Costamagna, l'intrépide missionnaire qui avait pénétré le premier dans les terres inhospitalières de la Patagonie. Le nouveau supérieur continua à soutenir et à encourager Don Lasagna dans ses saintes entreprises. En outre, la divine Providence avait inspiré à une dame charitable de seconder les desseins de Don Lasagna, en l'aidant à les réaliser; on inaugura, au commencement de l'année scolaire 1881, les nouvelles écoles de Las Piedras et de Villa Colon, en faveur des fillettes du peuple. Ainsi se réalisa la parole du Roi prophète que *inquirentes Dominum, non minuentur omni bono* (1), c'est-à-dire que ceux qui cherchent la gloire de Dieu, ne manqueront pas des moyens qui leur sont nécessaires.

On remercia encore le Seigneur, le 1^{er} mars 1881, au collège Pie IX, d'une autre faveur, ce fut pour l'heureuse arrivée des Salésiens et des Sœurs, que Don Bosco avait envoyés en aide à Don Lasagna et à ses compagnons, les sachant fatigués, épuisés par le travail. Ce nouveau trait de la bonté d'un tel Père inspira une nouvelle ardeur à ces bons Fils pour travailler de toutes leurs forces à la gloire de Dieu et au salut du prochain.

CHAPITRE XXI

Une nouvelle paroisse — Paysandu — Disposés à quelque sacrifice que ce soit pour les âmes — Cœur de mère — Sur le Cosmos — Voix sinistres — Premières victoires de l'activité salésienne — Tumultes et cris séditieux — Un véritable ami — Le calme après la tempête — Son concours pour le monument de Pie IX à Rome — Un voyage de santé — Une sainte astuce — Dans les bras de Don Bosco — Mort de Mgr Vera.

Don Lasagna et les Confrères du collège Pie avaient beaucoup désiré le personnel promis par Don Bosco; mais, ce secours à peine arrivé, au lieu de se voir soulagés dans leurs travaux, ils se trouvèrent encore plus surchargés, pour avoir dû accepter la paroisse de

(1) Psaume XXXIII, verset 11.

Paysandu que Mgr Véra voulut leur confier. Don Lasagna, dans une longue lettre, nous dit comment nous en avons pris possession, et en racontant le fait, nous nous servîmes presque toujours de ses propres paroles.

Paysandu est une des plus anciennes villes de la république de l'Uruguay, sise sur la rive gauche du grand fleuve Uruguay, sur lequel elle a un beau port de commerce, où parviennent les navires et les bateaux à vapeur que l'Europe envoie chercher la laine, les cuirs, la viande salée et autres denrées du pays. Après celui de Montévidéo, tout le monde dit que c'est le port le plus fréquenté et le plus prospère de tout l'état.

Mais certes, en 1881, on ne pouvait pas faire de semblables éloges des conditions morales et religieuses de la ville et des campagnes environnantes. Comment pouvait-il en être autrement ? Une population de plus de 25,000 habitants n'avait qu'une seule paroisse, qu'une seule église ; de plus, le curé avait dû s'éloigner, et son troupeau était dans le plus déplorable état. Aucune Congrégation religieuse n'y avait jamais mis les pieds ni ouvert d'écoles ou asiles de bienfaisance. Toutes les écoles de garçons et de filles étaient aux mains de gens qui professaient dans l'enseignement le matérialisme le plus hardi. La corruption, par suite l'immoralité débordaient de toutes parts.

Mgr Véra avait le cœur déchiré, de ne pouvoir venir en aide à tant de ses brebis abandonnées à la voracité du loup infernal. Il n'avait pas dans son diocèse de prêtres disponibles, il avait eu recours à plusieurs Ordres religieux, mais en vain. Alors, voyant s'avancer à grands pas la semaine sainte et les fêtes de Pâques, il fit appeler Don Lasagna à Montévidéo et il le supplia ardemment de le délivrer de ce martyr, en envoyant les Salésiens prendre la direction de ces âmes abandonnées, par la prédication, les écoles, les patronages, avec la coopération des Filles de MARIE Auxiliatrice. Don Lasagna donna bon espoir à Monseigneur, en lui demandant toutefois le temps de consulter les Supérieurs.

Quand les Confrères de Villa Colon eurent connaissance d'une telle proposition, tous furent d'accord qu'on ne devait pas laisser fuir une si belle occasion de faire le bien et, pour faciliter la chose, ils se montrèrent

disposés à renoncer généreusement aux aides qu'ils attendaient d'Europe. en faveur de la paroisse de Paysandu. L'inspecteur Don Costamagna, poussé par son zèle infatigable, donna immédiatement son consentement et sa bénédiction à la nouvelle entreprise. On ne peut décrire la joie de Mgr l'évêque, qui recommanda de partir pour Paysandu le plus tôt possible, pour ne pas donner le temps au bruit de se répandre et au démon de susciter des obstacles ou de douloureuses résistances. C'était le 5 mars ; le départ fut décidé pour le 9, à peine seraient arrivés d'Europe, les Confrères, qui devaient substituer dans leur emploi et dans leurs offices ceux qui étaient destinés pour la nouvelle maison.

Une dame charitable, qui servait de mère aux Salésiens du collège Pie, prépara en toute hâte le linge nécessaire, leur mit en mains le prix du voyage et, le soir du 9 mars, Don Allavena, Don Nazzarello et le catéchiste Céva, accompagnés de Don Lasagna, s'embarquèrent sur le *Cosmos* dans le port de Montévidéo. A l'aurore, on jeta l'ancre en face de Buenos-Ayres, où il y avait cinq heures d'arrêt. Les missionnaires s'entretenirent avec l'inspecteur, accouru pour les attendre et les reconforter de son affection et de ses conseils dans une entreprise qu'un secret pressentiment lui faisait voir semée de grandes difficultés. A dix heures, le bateau leva l'ancre, et le lendemain matin seulement les voyageurs se trouvèrent en face du magnifique panorama de la ville de Paysandu. Ils allèrent de suite à l'église, qui se dressait majestueuse au sommet d'une belle colline, et se jetant entre les bras de JÉSUS au saint tabernacle, lui demandèrent force, courage et ferme appui dans leur difficile mission. Les tintements répétés et insolites des cloches, qui annonçaient la célébration des trois messes, le bruit qui se répandit immédiatement de l'arrivée d'autres prêtres, attirèrent à l'église beaucoup de curieux, qui regardaient surpris les nouveaux venus. Après avoir pris possession et fait l'inventaire des misérables richesses de l'église, nos missionnaires employèrent le reste de la journée à chercher un logement, puis à faire visite aux autorités civiles et aux principales familles, pour lesquelles ils avaient eu des lettres de recommandation de la part de leurs amis et de leurs bienfaiteurs de la capitale. Ils furent géné-

ralement bien accueillis, surtout par le commandant du port, M. Jules Muro, qui avait eu deux de ses fils au collège de Villa Colon et qui aimait beaucoup les Salésiens : il eut bientôt l'occasion de le montrer dans des circonstances critiques.

Plusieurs journaux de la ville commencèrent, en effet, promptement, à faire courir des bruits sinistres, sur l'arrivée inattendue des missionnaires ; ils les appelaient des fanatiques, des envahisseurs de la paroisse et, dans des termes plus ou moins convenables, ils provoquèrent le peuple à se soulever contre eux. Des pétitions à l'évêque, pour les rappeler, commencèrent à recueillir des signatures ; l'horizon devenait de plus en plus noir. Mais les missionnaires avaient mis toute leur confiance en saint Joseph, en l'honneur duquel ils se préparaient à faire une grande fête, et le proclamèrent tout d'abord Patron de cette pauvre population.

Le dimanche suivant, Don Allavena prêcha à la première messe, Don Mazzarello chanta la seconde, durant laquelle Don Lasagna expliqua à ses auditeurs le but de leur venue, et le grand désir qu'ils avaient de subvenir, avec zèle et abnégation, aux besoins spirituels de la ville et de la campagne. Le soir il y eut le chemin de la croix, puis un nouveau sermon de Don Lasagna, court, mais brillant et vraiment efficace.

Cette activité gagna le cœur des bons, mais irrita davantage les ennemis intolérables du bien qui, incapables de continuer la lutte seuls, imaginèrent de recourir à d'autres armes. Au triduum solennel, qui précéda la fête de saint Joseph, les habitants accoururent en foule à l'église, mais seulement pour épier les nouveaux missionnaires. Le dernier soir, après la bénédiction, à peine le tabernacle était-il fermé, qu'il s'éleva un grand tumulte, mêlé de cris : à bas ! à mort ! La foule se réunit sur la place, où l'on entendait une tempête de sifflements, de hurlements, de menaces de toutes sortes, un vrai vacarme infernal. Comme les missionnaires, pour se rendre chez eux, devaient traverser cette place, ils ne crurent pas prudent de sortir ; ils restèrent au pied de l'autel, prêts au sacrifice de leur vie, si cela plaisait au Seigneur. Finalement intervint la force publique, qui dispersa avec peine les manifestants. Cette heureuse intervention était due à M.

Muro qui, durant ces jours, n'avait cessé de veiller sur les missionnaires, de les défendre dans les réunions, dans les familles, et auprès du gouverneur, dont il obtenait par son prestige de ne pas les laisser exposés aux outrages et aux violences d'une foule insensée.

DON ALBÉRA.

(A suivre)

Livres et Revues

Le Martyre de sainte Cécile, hymne latine avec traduction en diverses langues, musique de M. Charles AMOUROUX, organiste de la cathédrale de Bordeaux.

Fondatrice de l'*Œuvre de Léon XIII pour la diffusion des bons livres*, Mme Marie-Cécile-Berthe Mahéo, a pensé faire célébrer en toutes langues son insigne patronne, sainte Cécile, par une musique digne de la céleste musicienne.

M. Charles Amouroux, organiste de la cathédrale de Bordeaux, a composé sur les paroles latines d'un hymne de l'Église, un chant vraiment remarquable, quoique un peu martial, du moins pour le chant latin, auquel nous ne sommes pas habitués dans nos églises. Redit avec les paroles en langue vulgaire, ce chant produit une toute autre impression et est appelé à figurer avec honneur dans les séances musicales et littéraires.

L'*Œuvre pour la diffusion des bons livres* a été bénie par Sa Sainteté et un grand nombre de cardinaux, archevêques et évêques. Nous ne saurions trop la recommander. Son Siège général est à Rome.

Le Mois des Fruits, ou mois d'octobre consacré à Notre-Dame du Rosaire, par un religieux de l'ordre des Frères prêcheurs, précédé d'une lettre-préface, par le R. P. MONSABRÉ, 3^e édition ; 1 vol. in-16, de xiv-356 pages. Prix broché : 1 fr. 25 ; relié toile : 1 fr. 75. (Ancienne maison Douuiol, 29, rue de Tournon, Paris).

Le Rosaire étant une institution essentiellement dominicaine, il appartient aux Frères Prêcheurs plus qu'à d'autres d'en parler avec la compétence et l'onction que réclame un tel sujet.

Le *Mois des Fruits* a été écrit tout entier pour entrer dans la pensée de Léon XIII, si justement nommé le Pape du Rosaire. L'auteur y fait merveilleusement ressortir, dans ses trente instructions, toute l'économie des quinze mystères et des dons qui y sont attachés. Toujours à côté du dogme la pratique des vertus qui en découlent tout naturellement. Le R. P. Monsabré écrit de l'auteur du *Mois des Fruits*, que ses considérations sont simples et élevées, ses exhortations pressantes, ses exemples bien choisis ; dans ses dévoties prières on reconnaît les épanchements d'une âme tendrement dévouée à la meilleure des mères. Tout le livre se résume en quelques mots : solidité, onction, sous une forme pure et élégante.

Études. — 20 août: Le saint Suaire de Turin, *Joseph de Joannis*. — Le saint Suaire et l'exégèse, *Joseph Brucker*. — Une loi injuste oblige-t-elle en conscience ? (I), *Auguste Belanger*. — Les Japonais, mes délices !... (III), *Alexandre Brou*. — Revue littéraire, *Henri Brémond*. — Les petites Sœurs des Pauvres, *Henri Chérot*. — Sentiments et conduite des Anglais avant et après la découverte du Mississipi, *Alfred Hamy*. — Revue des livres. — Événements de la quinzaine.

5 septembre: Les dernières années de Montalembert, 1850-1870 (I), *Georges Longhaye*. — La réforme des études dans les grands séminaires, *Joseph Brucker*. — La Meuse, *Joseph Beller*. — Une loi injuste... (II). — Le quietisme. Lettres inédites du frère de Bossuet (IV), *Eugène Griselle*. — Choses de l'éducation et de l'enseignement, *Joseph Burnichon*. — Fichte et la conscience contemporaine, *Lucien Roure*. — Revue des livres. — Événements de la quinzaine.

Victor Retaux, 82, rue Bonaparte, Paris (VI).
Abonnement: 25 fr.; Union postale: 30 fr.

COOPÉRATEURS DÉFUNTS

Du 15 juillet au 15 septembre 1902

France



AGEN: M. le Ch^{no} Augarde, *Agen*.
AJACCIO: M. l'Abbé F. X. Casalta, *Cargex*.
FRÉJUS: M. l'Abbé Gensollen, *La Farlède*.
GRENOBLE: M. l'Abbé B. Bect, *Grenoble*.
— M. le Ch^{no} Duport, *Grenoble*.
— M. le Ch^{no} J.-B. Paillet, *Grenoble*.
NICE: M. le Ch^{no} Antoine Cauvin, *Nice*.
ORAN: M. le Ch^{no} Laury, *Oran*.
PÉRIGUEUX: M. le Ch^{no} Sagette, *Bergerac*.
REIMS: M. le Ch^{no} Decheverry, *Reims*.
— M. l'Abbé Bour, *Blombay*.
LA ROCHELLE: M. l'Abbé Brodud, *Tonnay-Charente*.
SOISSONS: M. l'Abbé Boulé, *Boncourt*.
TOURS: M. l'Abbé J. Pellouin, *Crotelles*.
VALENCE: M. l'Abbé Pozin, *Bourg-de-Péage*.



ANGERS: Sœur Marie-Clémente, *N.-D. des Gardes*.
BLOIS: Mère Marie-Bernard, des Ursulines, *Blois*.
— Mère de l'Immaculée-Conception, >
— Mère Marie du Rosaire, >
— Mère Marguerite-Marie, >



ALBY: M. Jacques Bonnet, *St-Baudille*.
AMIENS: M^{mo} du Liège, *Longpré*.
ANGERS: M^{mo} Lachèse, *Angers*.
AUTUN: M. Jacob Delavaivre, *St-Jean-des-Vignes*.
— M^{lle} Clodie Drizard, *Paray-le-Monial*.
BLOIS: M. Beulay, *Blois*.

CAHORS: M. le Ch^{no} Gracie, *Gourdon*.
CAMBRAI: M. S. Ignaes, *La-Madelaine-lez-Lille*.
— M. Alfred Ovigneur, *Lille*.
— M. E. Duvet, *Cassel*.
— M^{me} Vve de Badts, *Marcq-en-Barœul*.
— M^{me} Vve Gestem-Leroux, *Newville-en-Ferrain*.

CHARTRES: M^{lle} Marie Poulard, *Chartres*.
CLERMONT-FERRAND: M^{me} Gautier, *Clermont-Ferrand*.

FRÉJUS: M^{mo} Gaston du Gasquet, *Lorgues*.
GRENOBLE: M^{mo} Roux, *Grenoble*.
LAVAL: M^{lle} Louise de Quatrebarbes, *Bierné*.
LIMOGES: M. J.-B. Joullot, *Grandchamp*.
LYON: M^{me} Burlet, *Lyon*.
— M. Baptiste Chanavat, *Chazelles-sur-Lyon*.
— M. Louis Bayou, *Lyon*.

MARSEILLE: M. le Dr Jubiot, *Marseille*.
— M^{mo} Vve Noilly-Prat, *Marseille*.
— M. Olive, *Les Caillols*.

MONTPELLIER: M^{mo} Constant, *Montpellier*.

NANTES: M. J.-B. Lefèvre, *Nantes*.

NICE: M. M. Ph. Leutner, *Nice*.

— M. Joseph Gordolon, *Nice*.

ORLÉANS: M^{mo} la V^{ve} de Bissy, *Orléans*.

PARIS: M^{mo} la C^{ve} Gaspard de Castries, *Paris*.

— M. le C^{te} Ludovic de Montesquiou-Fézensac, *Paris*.

— M^{mo} Vve Pontet, *Paris*.

— M^{mo} Marguerite Méniolle, *Paris*.

— M^{lle} Marthe de Jouffroy, *Paris*.

— M. Joseph Aubineau, *Paris*.

— M^{mo} A. Grandin de l'Éprevier, *Paris*.

— M^{mo} Vve Papin-Lehalleur, *Paris*.

— M^{mo} la D^{ve} de la Rochefoucauld, *Paris*.

PÉRIGUEUX: M^{mo} Géraud, *St-Georges-de-Monclard*.

QUIMPER: M^{lle} Yvonne Kervean, *St-Eenan*.

RENNES: M^{mo} Marie Boulard, *Rennes*.

LA ROCHELLE: M^{lle} N. Galland, *La Rochelle*.

ROUEN: M^{mo} Vve Adolphe Guyot, *St-Saens*.

TOULOUSE: M. Peyloubet, *Muret*.

VALENCE: M. Fayet, *Romans*.

— M^{mo} de Roquebeau, *Die*.

Étranger



ALSACE-LORRAINE: M. l'Abbé Julien Nicolas, *Fey*.

AUTRICHE: R. P. Marcel Serédi, *Gyor-Szent-Martin*.

ITALIE: M. l'Abbé M. Porliod, *St-Christophe*.



ALLEMAGNE: M^{mo} la B^{ne} Marie de Hornstein, *Binningen*.

CANADA: M^{mo} Vve Jacques Dandurand, *Québec*.

— M^{lle} Louise Genest, *St-Ambroise-Lorette*.

HOLLANDE: M. Prosper Stevens, *Amby*.

TUNISIE: M. Robert de Rouvroy, *Tunis*.

Pater, Ave, Requiem.